

ALAIN GUEL

— LES —
DERNIERS
BRETONS

ROMAN

LA BRETAGNE RÉELLE

N° 132 bis — Automne 1960

A l a i n G U E L

LES D E R N I E R S B R E T O N S

roman

à mes camarades de l'Emzao, morts ou vivants.

La Bretagne Réelle

FONDÉ EN 1954

7^{me} Année

BI-MENSUEL



BRETAGNE REELLE

ORGANE DES JEUNES DE LA BRETAGNE NOUVELLE

REDACTION: J. QUATREBOEUF

MERDRIGNAC (Côtes-du-Nord)

"Fortuna-Virtu"
AUTOMNE 1960

SPECIAL

- N° 132 bis -
Prix du numéro : 10 NF

AVERTISSEMENT

Aucun des personnages de ce livre n'existe réellement. Ils empruntent à l'un ou à l'autre. Chacun reconnaîtra son bien sans qu'il puisse se plaindre sinon d'être peint tel qu'il est. Les apparences, seules, n'ont pas été respectées.

P R E M I E R E P A R T I E

P A R I S

Edité sous contrat d'exclusivité - Reproduction interdite.

ABONNEMENTS-PROVISION — JEUNES - réduction de 50%. — PROVISION : 10 NF. pour 10 numéros — ABONNEMENT d'ESSAI A 10 NUMÉROS : 6 NF.
PROVISION pour 4 Cahiers-brochures : 10 NF. — ABONNEMENT ANNUEL à 24 numéros : 24 NF. — ABONNEMENT COMPLET : 35 NF. — Abonnement de SOUTIEN : 50 NF.
CELTIA - Supplément trimestriel - Métaphysique Celtique — Abonnement annuel 10 NF. COMPTE CHÈQUES POSTAUX 754-82 RENNES.

Nos Abonnements s'entendent comme Provisions. Au cas où des modifications de parution et de prix interviennent, les numéros sont fournis jusqu'à concurrence de la provision.
Les articles publiés dans cette Tribune Libre le sont sous la stricte responsabilité de leurs auteurs et ne sauraient donc en rien engager celle de la revue. - C. P. P. F. 28.644.

I

Le jeune assassin comptait les balles du chargeur, dans la lumière crue du métro. Reuilly-Diderot. Le garçon se tenait debout, appuyé contre la barre de cuivre qui faisait saillir ses omoplates. Lèvres maussades sur quenottes de renardeau. Des cheveux noirs tombaient sur un de ces fronts plissés qui irritent les mères.

Olier lui sourit.

Dans le faux-jour de Bastille, la bouche ne révélait qu'une virilité pudibonde, trop jeune pour qu'un souvenir la parut d'un éclat charnel. Il n'a pas encore embrassé de femme, songeait Olier, pourtant ses gestes n'étaient pas maladroits. "Il saura tout de suite comment les prendre.. Les enfants d'aujourd'hui ont une autre façon de perdre leur pucelage, ils vous descendent un type. C'est par le sang des hommes qu'ils deviennent des mâles... Celui-ci avait dû cesser d'être vierge. Cela se voit toujours un homme qui a tué. Sa gêne. Son arrogance... Trois balles, il ne te reste que trois balles? Qu'est-ce que tu as fait des deux autres?"

Le jeune résistant jouait, une dernière fois, à l'assassin raté. Plus que sa richesse, l'enfant parisien comptait sa pauvreté, s'il regrettait les crimes qu'il n'avait pas commis. "Il me reste encore trois balles." Lorsque la rame atteignit la station Saint-Paul, il dévissa le pontet.

L'ordre est venu de les désarmer, songeait Olier. La voici donc, l'épreuve de force que nous avons tant attendue, entre De Gaulle et les communistes... Les maquisards sont furieux. Bah! ce n'est pas encore cela qui me ralliera à De Gaulle. Mais la pensée d'Olier revenait toujours au jeune gars : "Il voudrait garder quelque chose de son arme, comme les soldats chippent la courroie qui attachait leur mousqueton, le jour de la quille... Allons, tu garderas cette fraîcheur dans la paume, tu mesureras toujours ce poids léger de mort, gars, ce regret de n'avoir pas assez tiré. Il ne te reste que l'écorce, et qu'est-ce que la gaine sans l'épée?"

Dieu merci, l'ordre ne valait pas pour Olier. Les yeux fermés, il sentait peser son revolver dans sa poche droite. Un ordre pour lui ne sera jamais un ordre. "Quinze balles, j'ai quinze balles... Nous pourrions nous entre-tuer, lui et moi... Ici-même, Hôtel-de-ville... les vitres... Dubo... Dubon. Le monde doit avoir cette apparence quand le cerveau éclate, celle d'un charme rompu.." Le revolver pesait plus lourd quand il fermait les yeux.

Des carreaux de lumière crevaient l'ombre. Ils s'enfonçaient ensemble dans une nuit sans issue quand soudain Dubonnet apparaissait, le mot de passe dérisoire d'un autre monde. Du point serré de la nuit, des fils de lumière jaillissaient, puis une sta-

tion morte, une alcôve dépeuplée, le début d'un couloir. Les doigts d'Olier s'ouvraient au fond de sa poche. Devant lui, l'enfant relevait, d'un coup de tête, ses cheveux. Ils collaient leur front contre la vitre, l'un et l'autre, pour suivre ces fils bientôt couverts d'une saie grasse, dans le labyrinthe de maisons vides, d'hypogées, de salons aveuglés de lumière où mille vivants debout, et c'était leur façon de nous conduire ? La réponse était dans ces mots disloqués : "Dubon... Dubo... Dubonnet...". Ce monde blessé, où les mots eux-mêmes étaient meurtris, pareil à ce revolver décomposé dans la main du jeune homme, cet instrument de mort soudain anéanti, c'était la seule façon qu'ils avaient eue, pour se venger de la mort, de faire eux-mêmes son ouvrage.

On ne pouvait la surmonter qu'en tuant, songeait Olier. Se montrer plus fort, lui dire qu'on n'a pas besoin d'elle, la forcer à s'agenouiller devant l'homme devenu le bourreau de la mort. Il la distribuait enfin selon son gré. Olier lui-même était trop jeune pour soupçonner qu'elle se servait encore de la volonté de l'homme, qu'elle dominait ces vastes hécatombes ou ces attentats individuels dont il se croyait responsable, et repoussant l'instant d'après toute responsabilité, mais sur un autre pareil à lui, afin de sauver son orgueil, sur cet enfant, Olier, puéril, jouait la comédie d'être coupable pour se croire innocent. Il avouait mille crimes, cent mille horreurs allemandes, les pendus de Mathausen, les fusillés du Mont-Valérien, les juifs de Varsovie, pour balbutier enfin, rempli d'horreur : "C'est trop..." Il aurait voulu rendre les balles au jeune F.P.I. pour que la partie redevint égale.

Olier souriait à la foule qui cachait sa peur et s'avouait vaincue. Le métro brinqueballait des morts que le bon vouloir d'Olier tenait en sursis. Le revolver est toujours là... Il gardait la main sur sa poche. Longtemps, à l'Hôtel-de-Ville, la rame demeura le long du quai. Des voyageurs montèrent qui feignirent l'indifférence quand ils aperçurent le jeune voyou et ses deux mains ouvertes. Un couple, aussitôt enlacé, dissimula aux yeux d'Olier ce féroce Ezéchiel.

Olier haussa les épaules : "Je m'attendris sur ce blanc-bec, qui se croit vainqueur". Mais qu'il fut vaincu, lui, Olier, c'était trop certain. "Nous, les vaincus..." Il s'installait dans la défaite, comme il aurait fait dans la victoire, pour lutter contre elle. Olier joua des coudes pour s'approcher de la porte. "Châtelet, 6 Châtelet!" fredonna-t-il. Je devrais me sentir traqué, pourtant je n'ai pas peur. Si elle savait, cette foule m'écharperait sans doute... Il avait presque envie de protéger cet enfant dont il ne pouvait croire qu'il était son ennemi. Il allait s'approcher de lui et glisserait à son oreille : "Tu t'y prends mal... il ne faut pas lâcher la détente"... Avons-nous le même goût du meurtre ? Non, puisque je n'ai tué personne. Pas encore."

Cette femme, près d'Olier, elle a vu, elle aussi, l'apprenti du maquis. Elle fermait les yeux. Peur? Olier voyait la poitrine soulever le linge, mais se serrer les flancs étroits de hase. Il huma la peur femelle, plus acide, distincte de l'angoisse des hommes. Olier effleura ses épaules. Elle ne bougea pas. Châtelet. "Vous descendez?" fit Olier.

Non, dit-elle.

- Je veux dire de sur mon pied.

- Insolent !" cria la femme.

Olier se glissa dans la foule. Il nagea, un instant, à contre-courant, puis dériva lentement vers un goulet étroit, de flèche en flèche : Porte de Clignancourt. Dans l'immense couloir du Châtelet, un aveugle jouait sur son accordéon :

" Sauvez, sauvez la France - au nom - du Sacré Coeur --- " Olier chercha son regard derrière les paupières blessées. Il lui semblait reconnaître ce visage amputé de tout signe. L'homme, accroupi comme une poupée de son, les jambes démesurées, avait mis bas les armes. Il avait brisé le glaive bleu du regard, mais pour saisir les armes des ténèbres. Un sadique, tous les aveugles sont des sadiques. Nous sommes morts devant eux, nous n'osons plus rien, annihilés. Jouer à l'infirme, dernière ressource, murmura Olier. Il faudra y songer.

Devant l'aveugle était posé un quart de soldat où les pièces tombaient rapidement. La rengaine sempiternelle lui rapporte combien? Il faut toujours sauver la France. Olier, en passant, cracha dans la sébille; puis se retourna pour voir le geste de l'aveugle. Peu lui importait si l'homme trompait la foule et préférerait le tromper, lui aussi, n'importe quel homme est aveugle. Olier maudissait le mendiant. Il crachait sur les accroupis croûpissants, les nés-morts, les francisquillons, les mocos, les chauvinards enchevillés, il injurait les vainqueurs vaincus, le Haut-Mékong, les hitlérophiiles, les vaincus qui crânaient en ce jour de fausse gloire, sur leur victoire usurpée, sur sa cause absurde, sur son propre et bas nietschéisme, sur sa puérité, sur lui-même. Pour rien. Pour ne pas être sympathique.

La salive était trop légère, le crachat serait trop vite sec. Il aurait voulu compisser le monde. La mélodie reprit plus alerte, ironique, et l'aveugle enchaîna :

Ah! le petit vin blanc

Qu'on boit sous les tonnelles...

Il saluait Olier. C'était sa façon, à l'aveugle, de lui dire bonjour. Sans doute préférerait-il ce crachat aux pièces d'or.

Et soudain, dans la voiture surchauffée qui menait à Barbès, au milieu de la foule devenue cette gélatine tremblotante que secouait son propre vide, Olier aperçut Coudray.

Lui, à Paris? Coudray portait un trench-coat lavé par les acides et les pluies, devenu presque blanc, une écharpe rouge qui paraissait flotter au-dessus des têtes ainsi que l'étendard de la révolution. Quelle imprudence! Olier reconnaissait, en ce trench-coat, leur uniforme voulu, comme ils disaient, emprunté aux Sinn Feiners et aux flics, défroque irlandaise et chouane venue des friperies de Cole's Lane, à Dublin, ou du marché de Clignancourt.

Coudray lui sourit. Sa main serrait la barre au-dessus du poignet dénudé d'Olier. Ils échangèrent quelques mots au-dessus des cheveux peladeux d'une ménagère. Oui, Coudray était de passage à Paris. Il allait s'engager dans l'armée française, chez Leclerc.

- Es-tu fou ? dit Olier.

Mais non, le seul moyen de se sauver, se jeter dans la gueule du Léviathan, hurler avec les loups, répondait Malo.

- Pas dans une caserne, Olier, je ne comprends pas qu'on puisse demeurer enfermé dans une caserne. Si je m'engage, c'est pour faire la guerre, rien d'autre.

Olier approuva :

- Dans un sens, tu as raison.

Olier lui sourit :

- Je souhaite que tu sois tué.

La foule les protégeait. Des rats dans un baril de poudre. Les femmes de Château-Rouge auraient arraché leurs yeux si elles avaient compris leur langage.

Puis Olier se glissa dans la foule.

Le Pas encore revenait avec les mots lancinants: Dubon .. Dubonnet. La ville baignait dans la peur comme dans le brouillard de l'été, confondant la moiteur des aisselles et le désir d'aimer. Paris ressemblait à la maison du crime, après le meurtre. Ils se regardaient tous, assassins ou complices. Chacun avait peur de son passé, trichait avec lui-même : "J'ai applaudi... bien sûr, il y avait Fétain... mais cette fois où j'ai mis la main à la braguette, derrière leur dos..." Les sbires avaient envahi la ville comme la ville du meurtre. Ils avaient forcé les portes et les esprits désemparés. Les affiches lacérées du métro ressemblaient à leurs âmes : on y découvrait des mots aujourd'hui reniés. La ville brûlait ses lettres d'amour, déchirait des visages parce que les durs sortaient de taula. De Gaulle félicitait Paris, la ville la moins résistante de France. Elle avait trop aimé pour ne pas sentir aujourd'hui, tandis qu'elle blasphémait, l'horreur du sacrilège.

Comme il s'engageait rue de la Charbonnière, Olier aperçut une cohorte d'agents dominée par une voiture de la police. Le barrage fermait le haut de la rue. Dans le soir tombant, les ombres lourdes des flics descendaient par deux ou trois sur les trottoirs.

La rue s'était vidée d'un seul coup, et il n'y avait plus, entre Olier et la troupe, que ce grand espace gris où les pavés apparaissaient disjoints. Olier allait faire demi-tour lorsqu'il sentit qu'on l'observait. Un homme en civil, de l'autre trottoir guettait ses gestes. Il portait un imperméable pareil à celui de Coudray. O sbire, je te reconnâtrai entre mille, dans ton effort pour passer inaperçu, dans le jeu de nos ombres et ce dialogue secret qui se noue et se dénoue dans les lieux les plus sordides de la ville comme dans la soucrière de l'âme. Flic entre les flics, tu es une partie de moi qui combat contre l'autre, homme irréductible. Ne pas reculer. Avancer. Faire semblant d'avancer. Deux pas en avant, mais trois en arrière. Est-ce que tout cela n'était pas un jeu? Agir comme si de rien n'était. Un instant, Olier eut envie de traverser la rue, d'aller droit à l'homme. Il le désarmerait par une question inattendue, et le Luger posé doucement sur sa poitrine : "Pardon, M'sieur, la rue Doudeauville, s'il vous plaît?" Il le ferait reculer dans l'ombre, la petite gueule d'acier collée sur le bouton du haut.

Olier souriait à la comédie qu'il se donnait. Certes non, il dissimulerait son arme. Il ne fallait pas crier. Ne fais pas le con, Olier, tais-toi. Pour se livrer à leur guerre, les flics et les voyous ne mettaient aucun masque, sinon celui de tous. Des imperméables usés, et, le fin du fin, d'une usure qui paraissait impersonnelle. Olier fit quelques pas, lentement, et prit une cigarette. Au fond de la poche, le paquet crevé avait répandu les cibiches près de la crosse. Dans l'autre poche, la boîte d'allumettes. Le petit feu de joie dans sa paume sauta jusqu'à ses lèvres. L'homme en face avait cessé de l'observer. Il descendait lentement l'autre trottoir, plus bas qu'Olier, trois pas, quatre pas, maintenant le premier maillon du filet dans lequel Olier se trouvait pris. Un autre flic le suivait à dix pas. Il poserait sa main sur l'épaule d'Olier, tandis que le premier se retournerait à peine. Olier devait continuer son chemin, la nasse descendait vers lui. Il avançait vers elle, avec des petits bonds de côté, un pied dans le caniveau, la démarche ahurissante d'un crabe. Etrange! ces minutes qui précédaient la fin paraissaient chargées de vie, pleines et lourdes ainsi que des raisins, des fruits murs dont il se gorgeait, un à un, pas des minutes d'agonisant, mais de vie. Une immense attente gonflait sa poitrine. Il va m'arriver quelque chose. Olier se sentait jeune et fort. Il n'éprouvait aucun malaise, sûr de son corps souple et davantage de son esprit. Il savait qu'il réagirait, qu'il trouverait quelque chose, le geste qu'il fallait dans la juste seconde, tous les sens en éveil, prêt à bondir, à tuer et, s'il le fallait, à mourir, d'une mort qui serait un acte. Il semblait que bien des événements allaient s'écouler dans la brièveté du temps et son extraordinaire longueur, durant ces minutes que matérialisait la rue vide, - le cadavre affaissé de la rue, les pavés gris, - anormalement vide, et toute emplie de cette attente, des bonds futurs des jaguars, des cris, du cliquettement des armes rechargées en toute hâte, des étoffes déchirées, des vomissements, - les ombres des femmes dans les encoignures, les volets clos, les hommes plaqués contre

les murailles, immobiles, stupéfaits d'être morts, les macs devenus gris confondus dans les murs de salpêtre, attendant qu'Olier bondit, s'écroulât... Ah! disparaître entre les fentes des pavés, dans la bouche d'un egoût, devenir ombre, fumée, ne plus être. Cette troupe qui descendait là-bas! Le flot serré des pélerines sombres d'où se détachaient des excroissances, des rameaux de plus en plus vigoureux, des vrilles qui enserraient un homme ou un couple, en des conciliabules secrets, comme si la police se fut mise à comploter avec les putains et les macs. Ce qu'elle faisait, d'ailleurs. Olier devinait entre eux une secrète entente, dirigée contre lui. Ce soir, les flics n'en veulent pas aux putains.

Olier jura, d'une voix étouffée. Il s'appuya sur le rebord d'une fenêtre, très basse, et fit s'enfuir un chat. Il posa son revolver comme il aurait fait d'un pot à lait. Il ne pensait à rien. Il découvrait un Olier nonchalant et précis qui ne doutait pas de sa chance et se regardait agir avec une tendresse amusée. La pierre de la fenêtre lui parut usée comme une main de vieille femme, qui n'aurait pas été hostile. Il sentit le froid, les plaques grises de la vieillesse, l'enduit graillonieux de la pierre. Elle ne repoussait pas l'arme. Et le miracle se produisit. La fenêtre s'ouvrit violemment, on attira les volets vers soi, happant quelque chose d'Olier, une femme parut à la porte voisine, Olier se dirigea vers elle. Les balles ! Il se baissa, les laissa tomber contre le mur. Et soudain, il se trouva nez à nez avec cette femme trop forte, un manteau de lapin, qui lui soufflait au visage des mots empuantis de Colgate, tandis qu'un inspecteur se dressait, entre deux flics :

- Vous, la fille, rentrez chez vous !
- Pas toute seule !

A demi tournée vers l'inspecteur, pour se moquer, d'une voix qui avait quasi cessé d'être professionnelle, à Olier, elle cria :

- Tu viens, mon poulet ?
- La femme lourde posa son bras au cou d'Olier.
- Le flic gronda. Ils entourèrent Olier :
- Un instant !... Pas d'arme ? Papiers !

L'inspecteur tâtait les poches du jeune homme. Humiliation. Jamais, jamais j'ai supporté ça. Je rentre dedans ou quoi... Joie dans le coeur d'Olier. Le flic ressemblait à Olier. Il était de ces gnomes du siècle, de ces êtres toujours nouveaux, aux alentours de la trentaine - neufs parce qu'ils changeaient souvent de femmes ? - qui sont l'homme moyen de nos civilisations. Vêtu d'un trench-coat clair, ainsi que Coudray ou Olier, tel un international de rugby, il vivait depuis longtemps, dans la grande ville, habitué des trains, des cinémas, - et parfois à des heures étonnantes, dix heures du matin ou minuit, - il avait dormi dans des chambres numérotées, il connaissait tant d'hôtels et de stades qu'il avait oublié depuis long-

temps qu'un homme pût posséder son lit, mourir entre ses draps. Énergique ou veule malgré le menton taurin, intelligent et sceptique, il était, comme Olier, de ces gens qui possèdent leur baccalauréat, et rien d'autre : ni fortune ni métier, - agents d'assurances, voyageurs de commerce, trotskiste ou flic, lecteurs du Reader's Digest, aujourd'hui, un peu au-dessus du Français moyen, et de cette petite minorité qui bascule de droite à gauche, du fascisme à l'antifascisme, de la collaboration à la résistance, celle qui fait toujours pencher la balance. Ils étaient semblables si l'on voulait bien oublier qu'ils demeureraient dans deux camps opposés, l'ordre et la révolution, et qu'ils passeraient aisément, par scepticisme, au premier interrogatoire, d'un camp à l'autre. Durs pourtant lorsqu'il s'agit de frapper, - contre quelle peur ou quels souvenirs? "Toi, mon pote, j'aimerais savoir de quel côté tu as dansé", murmura Olier.

La femme parla.

- Aurez bientôt fini d'entraver le business ?

Déjà, elle entraînait Olier. Il marcha, tâtonnant dans un couloir obscur, vers une lumière blafarde qui venait d'une porte vitrée, dans le fond, et se colorait peu à peu, à travers des carreaux rouges et jaunes, des étoiles bleues, du papier collé sur la vitre. Une femme en sortit, humble et chétive. Elle portait un tablier de satinette noire devant sa robe.

- Voilà la rafle, Madame Alice, dit la compagne d'Olier.

Olier tendit quelques billets puis se trouva enfermé dans une pièce au plafond bas, couleur d'anguille séchée. Vide, du moins le semblait-il. On se croirait dans le culot d'une pipe. Une ampoule électrique descendait au bout d'un fil, à la hauteur des fronts. Olier découvrit une table de toilette et un seau hygiénique, un lit de fer étroit. Une toile cirée noire couvrait le sommier métallique. Le lit n'avait ni paille ni drap. Il achevait ici sa dernière étape, avant de servir de clôture sur la zone. Pas de chaise non plus. La femme alla s'asseoir sur le lit.

- Je ne sais pas ce que tu vas faire, dit-elle. Donne-moi toujours une cigarette.

- Comment t'appelles-tu? demanda Olier.

- Reine.

- Reine des putains? fit Olier.

Elle le regarda avec colère :

- Merde! c'est comme ça que tu me remercies? Sois poli!

- J'ai cru l'être, répondit-il. C'était un compliment.

- Ca va, te fatigues pas, pose pas la question? Tu peux toujours t'allonger... J'te demande pas d'te mettre à table, mais au pieu.

- Ca, un pieu? dit-il ...

Son front heurta l'ampoule, il recula, ébloui.

- Je n'avais pas l'intention d'entrer, murmura-t-il.
- Bien sûr, fit la femme, calmement.

Elle alla à la glace, ajouta un peu de cêruse.

- C'est toujours ce qu'ils disent, reprit-elle... Avaient pas l'intention... Sont venus pour ça, mais sans intention! Oh! la, la!

Sa main frôla la joue d'Olier, puis le renversa durement comme une gonze. Elle éteignit sa cigarette mais jeta le mégot dans son sac.

- Allons, pousse-toi ! dit-elle.

Olier se redressa, furieux.

- Mais toi, c'est vrai, reprit-elle gravement. Tu n'avais pas l'intention... Où allais-tu?

Déjà elle fourrageait sa braguette.

- Je rentrais chez moi, dit Olier.
- Où ça ?

Il esquissa un geste vague. La face blafarde de Reine se penchait sur lui. Ses cheveux à la chien, dont il apercevait les racines noires, il aurait pu les compter. Est-ce la vérole qui t'a rendu chauve?

- Je vois... on t'a mis à la porte, dit-elle.
 - Pas tout à fait, répondit-il, j'ai une porte.
- Et il éclata de rire.

Elle ne pouvait pas comprendre l'ironie, non, -elle pouvait saisir son sexe dans sa bouche, elle ne serait jamais qu'une vieille ânesse mâchant du foin.

- Tu t'fous d'moi ?
- Non, dit Olier gravement... C'est à peu près tout ce qui reste, avec une cave.
- Sinistré, alors ?
- Si tu veux ?
- T'as perdu quelqu'un? T'es tout seul ?
- Non.

Il ne voulait pas la tromper.

- Je t'plais pas? dit-elle. Regarde pas le visage, c'est le travail qui compte. Jamais t'auras été travaillé comme ça.

Olier soupira. Soudain, elle dit, grave :

- Laisse aller... Je t'ai vu, tout à l'heure, contre la fenêtre, quand tu as fait partir le chat... C'était quoi qu't'as posé?

Il baissa la tête, têtù.

- T'es trop curieuse, Reine. T'es une brave fille, mais trop curieuse.
- Pas difficile à deviner, dit-elle en haussant les épaules.

12.

- Pourquoi demandes-tu, si tu sais ?
- Oh! ça va... Toujours dangereux, un pétard.
- Qu'est-ce qu'ils cherchaient, les flics, dit

Olier.

- Les armes.
- Pourquoi ?

Elle eut ce petit mouvement sec de l'épaule qui irritait les flics :

- Ne fais pas l'innocent. Est-ce qu'on vous a pas donné l'ordre de rendre vos armes? reprit-elle... Maintenant que la guerre est finie et que vous avez fusillé les collabos. Le Général, c'est des soldats qu'il veut commander, pas des hommes. Ils ont eu peur que vous fassiez du grabuge maintenant que vous avez pris l'habitude... La révolution, quoi? Les maîtres du pavé!

Elle bâilla :

- Et puis, d'abord, je m'en fous... vous n'aviez qu'à en profiter.

Olier sourit. Tout rentrait dans l'ordre, -sauf lui. Mais ils ne se laissaient pas désarmer. Seraient-ils maintenant, eux et lui, les seuls à rôder dans l'ombre où des alliances monstrueuses pourraient se nouer? Il songea brusquement à l'enfant du métro.

Soudain, Reine, presque agressive :

- Ma parole, t'es pas au courant?... Tu n'lis pas les journaux?... Tu n'étais pas dans la Résistance, des fois?
- Cela dépend, dit Olier.
- Qu'est-ce que t'es? demanda Reine.

Elle se leva, reprit sa cigarette.

- Tiens, dit Olier, prends celle-ci.
- Après tout, ça m'regarde pas. On en'a tant vus, ici, tu comprends? Des chleuhs et des Tommies, et des noirs, à présent. Remarque, on finit toujours par apprendre tout, nous autres... Finissent toujours par parler, les hommes. Savent pas mentir... parce qu'ils savent pas écouter. Y a que les femmes à connaître le mensonge.

Olier se leva. Un instant, la panique s'empara de lui. Cette femme, dans quel guet-apens l'avait-elle attiré? Il oublia que tout à l'heure il s'était serré contre elle. Elle le délivrait de la police, mais pour quels dangers? Non, elle ne le livrait pas aux flics, mais aux autres! C'était pire.

- Tu vas m'donner ?

Il la regarda davantage. Elle avait une cinquantaine d'années, le visage bouffi, de lourdes poches sous les yeux ronds et plats. Reine avait gardé son manteau de lapin. Seules, ses jambes étaient belles, plus que belles, splendides. Sa robe était couverte de taches. Une ménagère qui se serait parée, pour une fête

burlesque et sordide. Oui, elle était une ménagère, usée sous le harnais. Elle ne savait plus faire que cela, s'allonger, debout, allongée, debout, empâtée par l'alcool ou les longues stations debout, miracle qu'elle n'ait pas eu de varices.

Il faisait froid, beaucoup plus froid que dans la rue. Le soleil ne pénétrait jamais dans cette chambre où personne, pas même cette femme, ne dormait.

Reine se donnait de grands coups de peigne, râclant la peau du crâne.

- Insulte pas... même ça, même cette peur, toi comme les autres, tu l'as eue.

- Pardon ? dit Olier.

- Non, mon p'tit, les filles comme moi, nous n'donnons personne. Des donneuses, t'en trouveras, bien sûr, mais pas des femmes de mon âge. J'ai de l'expérience, tu comprends ? T'as pas vu, tout à l'heure ?

- D'accord. Tu as bien manœuvré, général, dit Olier.

- Alors ? Pas de politique, ici ! De l'amour, ou foutez l'camp ! Même si des gars comme toi vous m'avez dégoûtée, la police ne rapporte rien. Pas un rond, t'as saisi ?... De quel côté t'étais, je m'en fous.

Il arpentait la pièce. Olier eut envie de dire : contre tous, mais l'heure n'était pas encore venue de cet aveu profond. Reine parlait banalement, elle disait les noms : F.F.I., miliciens, L.V.F., et pour elle, il devait bien s'inscrire parmi eux, bien qu'il n'eût été aucun d'eux.

- Plutôt du côté de la milice, dit-il enfin, oui, une milice à part... Tu n'en as jamais entendu parler. C'est ridicule, ici, mais là-bas, chez nous, c'était grave.

- Gestapo ?

Olier bondit :

- Non, pas ça !... mériterais que je t'étrangle !

- Tu m'as insultée tout à l'heure, dit Reine, et je t'ai répondu calmement. J'en ai connus, des rouchards et des flics, et qui me l'ont dit, ici même.

Elle songea : "Il n'a pas encore calmé ses nerfs. Un combattant, pas un chef. Pas un combattant occulte, non plus. Pas un espion ni un traître. Jeune... Jeune et loyal, tant pis pour lui."

- Qu'est-ce que ça pouvait être, alors ? Une milice qu'était pas une milice ? reprit-elle, vous aviez des révolvers en carton ?

- Cherche, dit-il, amusé... Les Milices célestes. Je suis un Ange, fils d'archange, descendu sur terre.

Elle énuméra, tournant en rond parmi les cohortes, tandis qu'Olier souriait.

- Formation Perrot, dit-il enfin, Bagadou Stourm, puis passé à la Formation Perrot.

- Quoi?... jamais entendu parler d'ça.

- Bien sûr.

Elle éclata de rire.

- Drôle d'époque, toujours du nouveau... Vous avez de l'imagination, vous, les hommes !

Puis, plus grave :

- C'est pour une nouvelle guerre ?

- Nouvelle?... Non, répondit-il. C'était une autre guerre.

- Laquelle ?

- Entre mon pays et, la France.

- Merde ! Je t'avais pris pour un Français, à la façon dont tu dégoises !

- Tu pouvais te tromper... Nous nous trompons parfois nous-mêmes.

Il lui arrivait de se demander : "qui suis-je" ?

Il évoqua son pays éventé d'hommes durs, de moines et de soldats. Breiz-Reine, d'abord éberluée, l'écoutait gravement.

- Me souviens maintenant, dit-elle enfin. Une fois, j'ai travaillé dans un bordel, à Brest. Il y a eu une bagarre pour quelque chose de semblable. Des gars criaient qu'il fallait mettre les Français à la porte... Tu t'rends compte ? En France, entendre ça... avaient crié qu'ils n'étaient pas français !

- Oui, quand ils sont saouls, dit Olier. Quand ils sont saouls et qu'ils n'ont plus peur, alors seulement ils savent ce qu'ils sont.

Il ne leur restait plus que ce cri, qui avait la vertu d'un blasphème : Ar c'hallaoued, er maez ! - les Français, à la porte ! Une injure, encore plus qu'un défi. Leur dernier signe de ralliement, transmis de siècle en siècle, des forêts druidiques aux bordels à matelots. Ar c'hallaoued, er maez ! Ces mots secrets énervaient leurs adversaires. Une blessure profonde faite aux Français, les Bretons la devinaient à leur propre joie. Elle frappait les Français plus en esprit que dans leur chair. Ces mots mystérieux, sortis des gorges rauques, remettaient tout en question. Ar c'hallaoued, er maez ! La seule atteinte au sacré qui leur fut permise, il fallait être breton pour le sentir.

- On s'était d'abord marrés, dit Reine, inconsciente... Ils criaient, puis...

- Continue, cria-t-il.

Il serra les poignets de Reine.

- Lâche, tu me fais mal.

- On les a mis à la porte, dit-elle avec humeur.

- Oui, dit-il amèrement. De leurs propres bordels, ils ont été chassés.

- Je croyais que vous n'existiez pas, reprit-elle

avec maladresse.

Pourtant, elle n'avait pas voulu le vexer. Il songea :
"Ainsi, nous n'existions plus que par ce néant. Ils ne soupçonnaient
même pas que nous étions encore vivants".

- Personne ne pouvait te le dire, Reine, murmura-t-il.

- J'ai beaucoup de copines qui sont bretonnes, reprit-
elle... Attends... Stella... Mireille et Betty, dans le coin, rue de
Chartres.

Elles avaient changé leurs noms. Dans cette chambre
glaciale, Olier les murmura : Yvonne, Jeanne ou Marie... mais d'autres
aussi avaient renié leur nom, qui se faisaient appeler soeur Marie-
des-Anges ou Joseph du Saint-Esprit.

- Bah! bonnes soeurs ou putains, c'est toujours des
filles d'amour. Elles ont renoncé.

Olier releva le col de son imperméable.

- Tu ne veux pas les voir? Je peux appeler la Betty...

- Non... Dis-leur simplement ce que nous avons dit,

l'un et l'autre.

- Quoi?... Au sujet des bonnes soeurs. Remarque, dans
un sens, t'as raison. Et Betty a failli rentrer au couvent. Tu la con-
nais ?

Il éclata de rire.

- Bien sûr que non. Dis-leur seulement que tu m'as ren-
contré.

- Drôle de type, fit-elle.

Elle se tut. Il se retourna :

- C'est sans doute ce que tu dis après chacun de tes

michetons.

Elle sourit.

- Pas toujours, dit-elle.

- Mais souvent.

- T'es pas un saint, reprit-elle, ça se voit bien. Tu
parles comme tout un chacun... J'aurais pu te prendre pour un jeune
curé, mais tu n'as pas de morale, tu bafouilles pas, tu ne chiales
pas non plus, on dirait seulement que tu viens d'un autre monde.

- Je ne suis pas un fantôme, dit-il.

- Non, bien sûr... D'un autre monde quand même... Tout
près d'ici, et pas d'ici.

Un monde caché, pareil à celui des enfants... Souvent,
les Français paraissaient des adultes, auprès d'eux. Ils avaient le
pouvoir et les lois, mais se trouvaient désarmés comme devant des en-
fants. Ils ne soupçonnaient pas ce monde réel qui éclatait soudain
dans un cri ou se répandait, par une fissure, telle une lave glacée.

Olier connaissait le charme extraordinaire, pour
leurs amis français, de certains bretons semblables à lui. Les Celtes
se dressaient près d'eux comme leurs frères et leurs doubles, ils

accomplissaient les mêmes gestes ou portaient des uniformes semblables, mais ce n'était là qu'une rencontre hasardeuse, superficielle. Ils résonnaient et raisonnaient différemment. Les Français devaient avouer qu'ils s'étaient trompés et qu'eux seuls étaient coupables de s'être abusés sur ces fils de paysans, ces êtres simples n'avaient pas essayé de les tromper. Seulement, les Français étaient trop sûrs d'eux, ils imaginaient déjà le monde pareil à eux et tous les hommes devenus leurs semblables. Ils ne leur en voulaient pas d'entendre soudain un cri nouveau de plusieurs siècles. Reine ajouta, sans intention hostile, un peu railleuse, tout de même :

- Des types comme toi, j'en ai jamais vus.
- Crois-tu qu'ils allaient te le dire ? Adieu, fit

Olier.

- Attends.

Elle passa devant lui, s'avança sur le seuil. Les flics s'en étaient allés.

- Bonne chance, dit Reine.

Olier gagna le boulevard, tourna à droite dans la rue Myrrha.

Il avait l'air d'errer, d'un pas vif et pourtant indécis. Il allait et venait, rue Polonceau, rue Cavé, retournait sur ses pas. Il parvint dans le passage Léon. Un carreau pendait du bec de gaz, une étoile de cristal qui n'en finissait pas de tomber. Olier traversa la rue, poussa la porte.

Une odeur de pierre et de cave, et le vent frais de la nuit, venu de partout. Des lambeaux d'affiches claquaient, ou d'une tapisserie, quelque part, sur des murs en ruines. Il frotta une allumette et découvrit un escalier noir, descendit les marches couvertes d'épluchures et de gravats. Une mince lumière glissait sous une porte, à droite. Sa manche frotta contre le chambranle. Il descendit en tâtonnant et se heurta bientôt à une autre porte qu'il ouvrit doucement.

- Je n'ai pas voulu vous réveiller, murmura-t-il.

On ne lui répondit pas.

Il descendit quelques marches et, toujours dans

le noir :

- Comment va-t-il ?

Soudain, une lampe électrique, venue du sol, éclaira son visage. Olier se protégea de son bras.

- Toujours pareil, dit une voix.
- Qui est-ce ? fit quelqu'un, dans une plainte.
- Olier Le Fur.

Goulven avait posé sa torche contre le sol, près des souliers couverts de boue du jeune homme.

- Est-ce que tu l'as? fit Salaün.

- Pris dans une raffle, près d'ici, murmura Olier...

Réussi à m'en échapper. Je l'ai posé sur le rebord d'une fenêtre...

Un juron éclata au ras du sol.

- Gast!... J'te croyais pas si con, Olier!

- Tiens! dit Olier, et il jeta son arme, dans la lumière de la lampe, aux pieds de Salaün.

Alors, ils se mirent à parler, dans leur langue barbare, au chevet du mourant.

Après avoir traversé la rue Cavé, le passage Léon se glisse, devant la façade bleue d'un mont-de-piété, entre des blanchisseries et des ateliers d'artisans. Il y a si peu de passants qu'un chat de gouttière, qui traverse la rue, prend son temps, se gratte derrière l'oreille, puis se couche au soleil. Il a donné rendez-vous à la rue. Des maisons trop usées pour mourir montent une vieille garde contre cent mille périls, dont les moindres ne sont pas les couteaux aiguisés qui inscrivent des graffites sur leur enduit de crasse. Toutes sortes de menaces paraissent les stimuler, les aider à survivre : des cris d'enfants ou de mégères, derrière les persiennes closes, les afficheurs de l'Huma, qui travaillaient en plein jour, quelques années plus tard opèreront à la nuit.

Des portes claquent, des clebs urinent. Des Français parlent aux Français, oui, du nez, dans les cuisines ou les alcôves.

Le passage, qui n'est que le prolongement de la rue Léon, monte en serpentant jusqu'à l'angle des rues Polonceau et des Gardes, où il surplombe un square étroit qui ressemble à un fossé comblé, au pied des remparts d'une ville absente.

Cet angle, dans les derniers mois de l'année 1944, était occupé par des ruines. Des pans de murs jetaient leur malédiction au ciel de Novembre, levaient leurs moignons et dressaient leurs béquilles vers des fenêtres qui ouvraient de chaque côté sur le vide. A la clarté de la lune, Olier lisait des inscriptions faites au pochoir : "Pièges à feu... Détonateurs. Danger de mort". Un chat noir et un chat gris se faisaient la guerre. Et soudain, ce fut la masse obscure de l'église Saint-Mathieu, plus inquiétante d'être seule. Les noms des rues devenaient pieux, à quelques mètres des bouges à cent sous de la Goutte d'Or, de la rue de Chartres, où Reine avait reçu Olier. Saint-Jérôme et Saint-Luc chuchotaient derrière un mur conventuel. Rues Saint-Bruno, Pierre l'Hermitte et rue Affre. Des maisons sévères et vieilles abritaient des religieuses ou des orphelins et, vers le haut du square, un kiosque à musique qui n'avait plus de toit dressait ses colonnes de fonte grelettiques parmi des arbres dont les rameaux dessinaient un treillis qui faisait prisonnier le ciel de Paris, couleur de papier buvard éclaboussé d'encre violette.

Le passage du chemin de fer laisse, au-delà de la rue Saint-Bruno, une mer de graille et de fer où piétinent des Arabes et des prostituées, tandis qu'au bout de la rue Myrrha, le Sacré-Coeur danse de tous ses tétons blancs, de ses cloches absurdes, de ses fics, comme une lourde déesse, une mégère ivre, une lamelle couverte de pis.

C'était Olier qui avait trouvé leur refuge. Il ne pourrait jamais s'empêcher de sourire à la façon dont il avait été dupé et riche, en même temps, d'un abri qui paraissait sûr.

Souvent, il le remarquait, l'humour s'était allié au sinistre, telle une protestation secrète qui l'avait protégé ainsi que Reine. En Septembre, lorsqu'il était venu à Paris, Olier Le Fur avait d'abord erré dans le quartier de Montparnasse, dans ces petits cafés baptisés du nom de Lorient, de Saint-Malo ou de Tréguier, pauvres comme ceux de là-bas, où, ne pouvant tout à fait s'éloigner de sa vomissure, il pensait rencontrer quelqu'un qui pût l'aider.

Le soir, harrassé, sur un banc de l'avenue du Maine, il avait trouvé près de lui un homme sans âge qui soliloquait, à demi-ivre. Du moins, il le paraissait. Le bonhomme avait quêté du tabac. Il voulait se rendre en Bretagne, chez sa fille, disait-il, mais il n'avait pas d'argent. Et où passerait-il la nuit, puisque sa femme l'avait abandonné? Si Olier ne savait où coucher, il lui donnerait volontiers sa clef, pourvu que le jeune gars lui payât le voyage jusqu'à Moncontour, une soupe, un paquet de tabac. Le vieux ajoutait toujours quelque chose, comme ces camelots qui puisent sans cesse, dans un sac à malices, de nouvelles primes.

- Et j'aurais besoin d'un foulard, mon gars... Passe-moi ta boîte d'allumettes.

Le vieux se dégrisait peu à peu, à chacune de ses exigences nouvelles.

- Qu'est-ce que tu crains, dit Olier? Que ta femme rentre et me trouve au lit?

- C'est pas ça, fit le vieux, tu voudrais pas d'elle... C'est pour les dommages de guerre que j'ai peur.

- Comment t'appelles-tu?

- Renard, Jules Renard.

Puis il refusa de parler. Olier l'entraîna dans une gargotte où le bonhomme prit une soupe de vermicelle et, les larmes aux yeux, lui remit solennellement sa clef, prenant à témoin le pauvre type derrière le comptoir.

- Pourquoi pleures-tu? demanda Olier.

Le vieux haussa les épaules. Olier ignorait qu'il se moquait de lui.

Il était heureux de se trouver propriétaire. Mais propriétaire de ruines. La maison, située dans le passage Léon, dans le dix-huitième, avait été bombardée. Par Dieu! le vieux savait bien ce qu'il avait fait en lui donnant sa clef! L'escalier montait dans le ciel.

Olier le gravit en se moquant de lui-même, au risque de s'effondrer avec les planches vermoulues, qui avaient mérité le nom de ruines, bien avant d'appartenir à ces ruines. La guerre, ici, était-elle un mal!

Il faisait doux. Olier montait d'un pied léger. Et, de là-haut quel beau champ de ruines il apercevait! Au cinquième étage, il se trouva devant la porte. Une plaque de cuivre, sur laquelle

on avait gravé, sous le nom du propriétaire, un oeillet, comme le paraphe compliqué qui accompagne une signature. En s'amusant, Olier introduisit la clef, fit tourner le pêne. Le vieux ne l'avait pas tout à fait abusé. La porte s'ouvrit, mais sur le vide.

Olier demeura sur le seuil, souriant, amer et triste. Il balançait son pied au-dessus des ruines. Le soleil et le vent jouaient dans ses cheveux. Parfois, quand un nuage passait, il grelottait. En bas, un chat pelotonné faisait semblant de dormir, sur une plaque de zinc qui demeurait d'un appentis. La silhouette d'Olier se découpait dans cette porte tel un personnage de Chirico entre ciel et terre. "Eh! je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs", murmura-t-il. Du coin de grenier qui subsistait encore quelques gravats tombèrent sur ses épaules. C'était la neige noire de l'été. Il se sentait bercé par le vent comme si le seuil eût oscillé, riche comme un personnage de légende, rempli de symboles invisibles, pauvre parce que personne ne le voyait, et surtout parce qu'il ne s'était pas encore trouvé.

Il se haussa sur la pointe des pieds, essayant de porter toujours plus loin son regard. Longtemps il demeura immobile, dans le vent qui semblait ne plus bouger, figé dans la pesanteur de la pierre. Il étouffait de vérités que nul ne pouvait entendre, comme une statue d'apôtre intacte dans sa niche, au sommet d'une cathédrale, devenue son propre personnage mais qui ne servait à personne, illisible à soi-même, oublié par son peuple.

Il redescendit. La peur que l'escalier ne vînt à s'écrouler s'empara d'Olier. Plus le danger devenait moindre, plus il le redoutait. Au bas des marches, se trouvait un homme qui l'avait observé. De là-haut, sa tête semblait couverte de paille. Olier passa devant lui, tout étonné que l'autre n'eût pas parlé. "Allons! c'est un piège, se disait Olier, il attend que je parle..." L'homme tournait vers lui ses yeux rougis. Il tenait dans la main un fil poisseux. Olier se retourna, alluma une cigarette, en offrit une, et s'aperçut que l'autre serrait un brûle-gueule entre ses lèvres. Olier crut bon de parler :

- Je venais voir mon cousin, Monsieur Jules Renard...
Quelle surprise! Je rentre de captivité, même qu'il m'avait donné sa clef... Il a eu bien des malheurs, le cousin! Sa femme et puis, maintenant, plus rien...

- Plus rien, dit l'homme.

Il jeta sa salive sur les décombres.

- Est-il mort? dit Olier.

L'homme, un albinos, haussa les épaules. Il se taisait. Visiblement, il ne croyait pas un seul des mots d'Olier.

- Il n'y a plus que moi de la famille, reprit Olier. J'espère que ma cousine n'est pas morte. Je venais pour coucher chez lui... savez-vous s'il est parti à Moncontour? Ne sais pas où j'irai.

- C'est sûr, murmura l'homme. Puisque vous aviez la clef... Et encore, c'est pas sûr. Vous avez peut-être tué le pauvre vieux?

Mais l'albinos souriait. Il entra dans le jeu d'Olier, écartait d'un geste large, en même temps que sa pipe, tout rapproché, toute supposition.

- Je reste seul locataire, dit-il enfin. Je me suis installé comme j'ai pu, dans la cave... Renard avait aussi une cave. Voulez vous voir ?

Il parlait ^{un} français impeccable et glacé, celui des étrangers qui n'eurent jamais de patrie. Olier sur ses gardes, descendit derrière lui.

L'homme offrit un verre de vin, parmi les découpures de cuir, sur son établi de cordonnier.

- Vous pourriez vous installer dans l'autre partie de la cave. Nous serions voisins. Il n'y a plus personne dans le quartier.

C'est ainsi qu'Olier, louant un cinquième étage, habitait désormais une cave, et qui menaçait ruine.

Il n'y était plus seul. Avec cette chance mystérieuse des hors-la-loi qui venait de lui faire apercevoir Malo Coudray, ils s'étaient retrouvés sans mot-d'ordre, sans consigne, l'un amenant l'autre, Salaün suivi de Goulven, parce qu'ils erraient tous, et se traînaient naturellement dans les mêmes rues, ou parce qu'une intonation, le même accent, cet air d'indifférence voulue, cette nonchalance qui cachait l'angoisse, l'angoisse qui se trahissait à des mouvements plus vifs, imperceptibles à tout autre, les avaient fait se retrouver, enfin parce qu'ils se connaissaient tous et qu'il n'était pas possible qu'ils ne se connussent pas fussent-ils innombrables comme les anges déçus.

Au bout de la torche de Salaün, un papier. Goulven lisait à voix haute :

" Catéchisme. Question : Breiz est-elle une nation ?
Réponse.- Oui, Breiz est une nation.

Q.- Quel est le droit d'une nation ?

R.- Elle a le droit d'être libre.

Q.- Ce droit est-il imprescriptible ?

R.- Ce droit est imprescriptible.

Q.- Quel est le devoir d'un peuple qui constitue

une nation ?

R.- Se rendre libre par tous les moyens en son

pouvoir."

Salaün interrompit la récitation monotone de Goul-

ven :

- Pas assez pragmatique... Trop idéaliste. On vous répondra que ce droit est périmé. Et d'ailleurs, le droit entraîne-t-il le devoir? Les hommes ont tant de droits qu'ils négligent, il faut leur parler de devoirs.

Puis il reprit :

- Périmé, ce droit? Allons donc! Ils le disent, ce salaud de Bodault, par exemple, quand il s'agit des autres, mais ils n'en abandonnent rien pour eux-mêmes! Hypocrisie! Oui, périmé pour les autres, pour nous, mais pas pour eux...

Il prit le papier des mains de Goulven.

- Je préfère cela, dit-il enfin, c'est beaucoup plus raisonnable :

" Question.- Quel est l'intérêt évident de la Bretagne ?

Réponse.- D'être libre.

Q.- Pourquoi ?

R.- Parce qu'on ne gouverne bien que soi-même. Parce qu'on est seul juge, hors Dieu, de ses propres intérêts, et qu'on ne domine un autre peuple qu'avec mauvaise foi."

- Pas plus exact, dit Olier. Avons-nous jamais écouté les conseils de sagesse ? Aucun intérêt ne résiste devant une émotion profonde.

Olier, écoutant Salaün, souriait, comme il avait souri devant le jeune assassin. Il savait Salaün athée, mais Salaün employait, lui aussi, le langage de l'Eglise. Et d'abord cette idée augrègue de catéchisme. Sans doute, il aurait répondu qu'il parlait au nom des hommes, que seul l'intérêt des hommes l'inspirait, représenté en un groupe précis, taillé à la mesure de sa force, et que l'homme, à travers la Bretagne, était sa seule instance. Pas le nationalisme, certes non, dont Salaün semblait le prêtre exclusif. Il n'utilisait que ce langage, mais le nationalisme n'était qu'un moyen. Il s'agissait de dresser les hommes. Comme tout patriote, un matérialisme athée guidait Salaün. Il excluait toujours l'homme, à son insu.

- Le nationalisme ne mène nulle part, dit Olier, c'est pourquoi nous nous savons condamnés, par les ennemis de notre peuple, par notre peuple lui-même.

Olier refusait de se dire tel. Il se débattait contre ces mots, qui avaient si peu d'importance pour Salaün.

- Nationaliste, alors? Va pour nationaliste!"

Ici aussi, Olier Le Fur retrouvait, avec une ironie souvent inconsciente, la comédie perpétuelle que se donnaient les hommes. Ils étaient toujours en scène, à la fois sincères et cabotins, toujours trompeurs et trompés.

Ils étaient les derniers des derniers. Pas seu-

lement dans le temps, par-delà les combattants et les morts des siècles passés, pas seulement le dernier carré par-delà cinq cents ans de servitude, mais les plus méprisés, les plus haïs et, dans l'oubli méprisant, les plus oubliés. Qui donc croirait jamais à leur combat ? Leurs camarades de France et d'Europe avaient été vaincus; ils conservaient encore un espoir, des soutiens occultes et puissants; ils conservaient dans leur faiblesse et leur effondrement, une certaine force. Les Français de Déat, de Doriot pouvaient se réjouir de trouver, à travers leur défaite, la permanence de la France. Eux n'avaient pas même d'alliés, car ces alliés d'hier, les Allemands, ne l'avaient pas été profondément, mais seulement par les circonstances. Aujourd'hui, Salathiel et son groupe se séparaient d'eux, de ces proscrits qui étaient mille et mille fois plus forts que les derniers Bretons. La lourde masse allemande pouvait bien s'effondrer, seuls des aveugles la croyaient à jamais détruite. Un instant, ils avaient eu une communauté de destin; seule, l'histoire les avait rapprochés. Mais leur idéal continuait, une flamme vacillante et solitaire, dans le quartier le plus misérable de Paris. Seulement, ce pouvait être la flamme d'un réchaud à gaz avec lequel on se suicide ou celle qu'on allume au cordon d'une machine explosive. Il n'y aurait pas de relève.

Qui donc pouvait s'intéresser à eux ? Quelle alliance leur proposerait-on ? Ils ne représentaient rien. Où étaient leurs fils ? Qui prendrait jamais leur suite ? Ils étaient hors du temps.

C'était justement leur force. Les milices passaient, si peu célestes. Les alliances se dénouaient; on se trahissait ou simplement on nouait des combinaisons toujours nouvelles. Ils demeuraient sans amis, presque sans adversaire, souhaitant qu'on les eût combattus réellement, pour ce qu'ils étaient, et non pour leurs alliances, afin que des martyrs se levassent dans leurs rangs.

- Oui, pas même cela, dit Olier. Notre procès sera toujours en marge.

On ne voulait pas les juger. Alors, ils finissaient par douter de leur crime, c'est-à-dire de leur cause. Ils ne savaient plus si leur crime avait bien eu lieu, si la cause sacrée de la Bretagne avait existé. Ils devaient lutter pour se dire tels, pour obtenir l'étiquette de criminels avant celle de condamnés. C'était là qu'était sans doute leur solitude. Parce qu'ils n'étaient pas les derniers, mais les premiers, et qu'ils ne le seraient que s'ils étaient suivis. Leur action valait si elle était un exemple, sinon une amère tromperie, rien qu'un canular. C'était dans ce doute qu'ils étaient les chiens de l'Écriture. Avoir agi et douter de l'existence même de son acte équivaut à mourir. Les autres et jusqu'à leurs victimes paraissent nier leurs actions et leur foi, ne les condamnant que pour les motifs adjacents, à cause de cheveux roux, d'un pied bot, non pour le vrai motif, - leur présence dans ce monde.

- Nous voulons être condamnés pour ce que nous sommes, dit Goulven, non parce que nous avons été par la force des cho-

ses, ce qu'ils nomment aujourd'hui des collaborateurs. S'ils nous appelaient, en haut de l'escalier, par notre vrai nom, mais pour nous pendre, je sortirais le premier de ce terrier.

Etre le dernier n'était rien. Voir mourir un à un ses compagnons de lutte n'était rien. Les laisser s'engager dans la mort ou le reniement, on peut le supporter; douter de la valeur de sa cause n'est que lucidité. Ce qui était grave, c'était de ne plus savoir que cette cause avait exalté des hommes, qu'elle avait déchiré les consciences, et qu'ils paraissaient condamnés, à jamais en marge des hommes sans savoir vraiment pourquoi, pareils aux Juifs, les derniers dans le mépris des hommes et, dans l'ordre de l'existence, des protozoaires.

Des larves blanches au fond d'une cave.

III

- Monsieur l'abbé, avez-vous peur des rats ?

Le jeune prêtre sursauta.

- Des rats qui voudraient mourir dans la Sainte Eglise apostolique et romaine, monsieur l'abbé? dit Olier... Je vous accorde que c'est une faiblesse.

Cet abbé était jeune, avec une barbe rousse, maigre sur une ossature très forte. Sur le seuil de l'église Saint-Mathieu, notre paroisse, Olier vit qu'il rougissait encore. Ils marchèrent en silence l'un près de l'autre. Le prêtre avait bronché, mais il n'avait pas peur. Pourquoi les jeunes prêtres prenaient-ils toujours cette allure de martyr? Ils tendaient la tête à chaque tournant de rue pour la décollation. Alors, pour l'effrayer davantage, Olier l'obligea à marcher contre le mur. Il avait mis la main dans sa poche, comme pour dissimuler une arme, mais en la révélant. "Un sale quartier, Monsieur l'abbé, vous n'avez jamais reçu de pierres ? - Qu'elles soient bénies si Dieu les envoie " répondit-il. Olier éclata de rire. Le mauvais goût de l'abbé effaçait la honte de ses plaisanteries. "Tu joues, l'abbé, au martyr de l'enfant Rogatien" songea-t-il, mais chacun d'eux poursuivait les jeux de son enfance. Ils arrivèrent aux ruines, Olier fit descendre l'abbé jusqu'au fond de la cave.

La nuque posée sur une bûche de bois, Tanguy gémissait. On avait trouvé pour lui une paillasse de toile bleue, qu'ils avaient bourrée de papiers. Il était couvert d'une capote allemande tachée de vieux sang brunâtre.

- Cet homme va mourir, Monsieur l'abbé, dit Olier.

Les autres s'étaient reculés dans l'ombre. Le prêtre soupçonnait seulement leur présence. Il ne se retourna pas.

- En êtes-vous certain ? murmura-t-il.

La voix sourde de Salaün s'éleva, dans un défi :

- Connaissez-vous un docteur qui n'hésiterait pas à venir ici, venir et se taire ?

Le prêtre chercha un moment.

- Non, dit-il... Un tel homme existe, mais je ne le connais pas.

Il parlait avec plus d'assurance, voulait-il se prouver que le désespoir est illicite ?

- Je ne suis dans cette paroisse que depuis peu de temps, dit-il enfin. Votre genre de vie ne me regarde pas, mais si votre camarade est chrétien, je suis prêt à le bénir, quels que soient ses péchés, s'il se repent.

- Il a été blessé il y a quelques jours, dit Olier.

Il appuya sur le mot "jours", qui voulait dire quelques semaines, ce moment tragique où la guerre et la paix avaient

conclu leurs noces.

- La balle avait traversé la poitrine. On a réussi à l'extraire, mais cela ne pouvait suffire, il a perdu trop de sang. Penchez-vous... mettez la main sur cette capote. La tache plus claire est son sang. Nous avons fait l'impossible pour lui.

- Je le crois, dit le prêtre.

De l'autre côté, on entendait le Hongrois taper sur de vieux cuirs. Le gémissement de Tanguy paraissait monotone, une vieille habitude, en dehors de sa propre souffrance.

- Je ne peux rien vous offrir, Monsieur l'abbé, dit Salaün. Pas un sou. Pas même un escabeau pour vous asseoir.

- Je resterai à genoux, répondit-il.

Salaün s'emporta :

- Vous ne trouvez pas que c'est dégueulasse? Que venez-vous faire avec cette fausse grandeur? Cette humiliation!... A genoux? Qui vous demande d'être à genoux? Croyez-vous élever cette misère ?

Mais l'abbé était déjà près de Tanguy. "Comme il fait vite pour se mettre à la besogne" se disait Olier. Non pas pour en être débarassé plus tôt, l'abbé devait aimer son boulot. Jeune né-crophore, à genoux sur la terre durcie, il triomphait.

- Ne pourrais-je pas voir son visage? demanda-t-il.

Du fond de la pièce, Salaün promena sa torche sur le visage du prêtre, puis de Tanguy.

- Mon père, gémit Tanguy...

Soudain la voix de Salaün s'éleva durement :

- Parlez-lui comme à un condamné, Monsieur l'abbé ! Qu'il sache bien qu'il a été condamné à mort par les vôtres !

- Par les hommes, reprit l'abbé.

- Et par Dieu.

- Dieu n'a jamais condamné personne.

- Afin qu'il les maudisse et que nos mains poursuivent sa besogne.

- Il leur a pardonné, j'en suis sûr, dit l'abbé.

- Peut-être, mais nous, qui sommes vivants, leur pardonnerons-nous? Vous nous avez volé ce mort, l'abbé ! Vous lui avez ravi sa propre mort.

Et pour poursuivre, face à face, Salaün s'agenouilla, devant le prêtre :

- Savez-vous qui était cet homme?... Nous avons couru ensemble nos chemins, franchi les haies, ensemble nous avons déniché les oiseaux et posé les boîtes à furet. Nous avons veillé sous les châtaigniers, imitant le cri des chouettes pour apprendre notre cri de ralliement... C'est là qu'il aurait dû mourir, Monsieur l'abbé, dans l'herbe, sous les chênes. Je l'ai connu quand nous étions gamins, mais où sont nos projets? Le malheur, c'est que la mort donne un sens ineffaçable à notre vie, et que nous pouvons si peu pour don-

ner un sens à notre mort.

- Notre destin appartient à Dieu, à Dieu seul, ainsi que notre mort, murmura l'autre. Béni celui qui meurt en Christ.

- Cela ne peut nous suffire, l'abbé. Nous voulons que notre mort ait un sens terrestre, qu'elle soit le couronnement de nos oeuvres.

- Toutes nos oeuvres sont celles de Dieu.

- Peut-être, mais nous les jouons nous-mêmes dans ce monde, nous voulons y laisser notre trace. Sinon, tout est perdu...

- Mourir pour rien, si d'autres ne viennent pas après nous, reprit Olier. Ainsi que les bêtes. Pour rien.

- La mort de celui-ci n'a de valeur que si elle est un exemple, dit Salaün, Tanguy ne laisse rien derrière lui, pas un fils, pas un monument. Les blés qu'il a semés sont depuis longtemps moissonnés. Et je ne parle pas d'une façon symbolique. Il a réellement semé. C'était un paysan. Ah! nous avons joué dans l'inconnu, sur l'inconnu, une terrible partie, et nous ne savons pas si quelqu'un sera là pour ramasser nos gains.

- La mort les fauche avant la fin de la partie, murmura Olier.

- Ecoutez, l'abbé ! reprit Salaün. Nous voulons faire cadeau de notre mort aux générations futures, à notre peuple. Ou bien notre mort sera féconde, ou elle sera perdue à jamais, et je veux dire aussi notre vie.

- Dieu ne vit que de nos propres offrandes, interrompit le prêtre. Aucune mort n'est inutile puisqu'elle est un sacrifice.

- Je crois au sacrifice fait aux hommes, dit Salaün avec colère. Je n'en veux pas d'autre. Je sais bien ce que voulait Tanguy...

- Nous ne parlerons que de chrétien à chrétien.

Il se pencha vers le mourant. Salaün avait éteint sa torche. Un peu de lumière glissait du soupirail, mal calfeutré de planches. Doucement, le prêtre souleva la tête de Tanguy, essuya ses lèvres.

- Faites vite, Monsieur l'abbé, dit Salaün, vous ne reviendrez pas ici.

L'abbé fouilla dans la poche de sa soutane. Il faisait vite maintenant, comme s'il avait eu peur que l'autre mourût avant qu'il fût trop tard. Il posa le crucifix sur les lèvres de Tanguy puis commença la confession. Il lui soufflait ses péchés, un à un. Il les sait mieux que lui, songeait Olier, non sans émerveillement.

Tanguy songeait aux enfants de Nantes, Donatien et Rogatien. Il se voyait comme eux vêtu de la robe prétexte. Et maintenant, il en était sûr. Ce grabat devenait sa gloire. Il entra dans la cellule des condamnés à mort, son dernier refuge. Des camarades essuyaient son visage, bientôt ils se partageraient ses dépeuilles, - mais non, il ne possédait rien, aucun d'eux n'oserait porter cette capote tachée de plusieurs sangs. Comme tous les condamnés à mort, il était sûr d'avoir raison, certain aussi de ne pas fléchir. Tous les doutes

s'étaient dissipés. Tel un enfant, il croyait à la réalité tangible des mots et des lettres. Ceux du prêtre, ceux de Salaün ne se contredisaient pas. Ils le confirmaient dans sa foi terrestre et dans son espérance surnaturelle, ils brillaient sur les murs comme des labarums. Plus ces mots étaient simples, plus ils emplissaient son esprit et son cœur. Un baume délicieux.

Tanguy mourait dans la joie, avec un élan juvénile, parmi les siens. Depuis longtemps, il ne se souvenait plus de la lumière et des jours. Le temps n'importait plus.

Goulven et Olier demeuraient près de lui, et cette grande paix les calmait tandis qu'elle irritait Salaün.

Celui-ci quittait la cave, n'en pouvant plus, il se rendait chez l'albinos et rentrait, impatient, avec des mots violents. C'était lui qui luttait contre la mort, pas Tanguy. Salaün la prenait à bras le corps et mélangait son haleine à la sienne, lui soufflant ses mots, ses idées, il cherchait à pétrir la mort de Tanguy ainsi qu'une femme, ignorant qu'elle n'appartenait qu'à lui seul, et qu'elle était déjà morte, elle aussi, figée dans la volonté de Tanguy, qu'elle ne changerait plus, même si le mourant l'eût rejetée.

Salaün pouvait se réjouir. Dès l'aube, Tanguy avait le visage que Salaün avait désiré pour lui. Son compagnon, parvenu au pied du mur, ne flanchait pas. Tanguy avait été un être simple et bon enfant. À peine avait-il su lire. Salaün, commandant d'artillerie, ancien major de Polytechnique, avait pris Tanguy près de lui en souvenir de leur enfance. Il savait que le paysan lui appartenait, corps et âme. Jusqu'au moment suprême. Mais alors? Salaün ne voulait pas le perdre. Salaün regrettait de ne pas mourir le premier pour pouvoir l'emmener dans sa tombe où Tanguy aurait continué à le servir. Il voulait que Tanguy mourut selon sa volonté. La foi religieuse de Tanguy le gênait peu. Il avait laissé à Dieu une partie de Tanguy, la part la plus insignifiante, son éternité céleste. Ce qu'il voulait, c'étaient la vie, la mort terrestre de son compagnon, que Tanguy se levât sur sa couche avant de rendre le dernier soupir et jurât qu'il mourait dans leur Alliance. Goulven et Olier y entreraient par le sang de Tanguy.

Mais le dernier mot de Tanguy, au-delà de ses derniers mots lucides, la dernière image, bien au-delà des images suggérées ou voulues, ce fut un visage de vieille femme, sa grand'mère. Il lui parlait en breton, de choses puériles, du chien bâtard qui gardait les vaches, des prunelles acides, frisselées par le givre, sur les haies. Salaün l'écoutait, désarmé par cette candeur qui ne l'écoeurait pas, celle des choses immuables et puissantes, de la terre et du peuple. Vaincu, Salaün ignorait sa victoire et que Tanguy, peut-être, n'avait jamais combattu que pour son aïeule qui se confondait maintenant avec la terre des hommes.

Tanguy mourut vers midi, alors que la cave s'emplissait d'une clarté lunaire. Ils n'attendirent pas la fin de la nuit

pour le transporter dans les ruines. Péniblement, Olier et Goulven déplacèrent quelques pierres qui firent apparaître l'entrée d'une autre cave, ainsi qu'un caveau depuis longtemps creusé, rempli de froid. Salaün veillait à ce que des pierres ne les écrasent pas. Soudain une bouffée puante les fit reculer. Des bêtes ou des hommes étaient morts emmurés. Ils reprirent leur fardeau et montèrent l'escalier, conduisant le corps léger de Tanguy à l'air libre, dans l'amoncellement des pierres au-dessus des voûtes encore solides des caves. On aurait dit un cimetière bouleversé. Le Hongrois parut et, pour saluer Tanguy, retira son tablier de cuir. Il les regardait en silence. Le ciel clair les couvrait d'une cuirasse de lumière glacée.

Ils accomplissaient ces gestes inhabituels avec une précision méthodique, construisant sur le corps de Tanguy un tumulus de pierres. Salaün aurait voulu dire quelques mots, mais la présence du Hongrois les retenait. Au fond, ils ne savaient rien de lui. Olier observait Salaün. Il demeurait impassible.

- Venez, dit Ladislas. J'ai préparé du vin chaud.

L'aube les surprit, à demi-ivres.

Un Breton naïf et pervers découvrait Paris.

Olier aimait, en ces jours brefs de l'hiver, marcher longuement au bord du fleuve. Il passait sans cesse des files d'ombre à des squares emplis de lumière, des coulisses à la scène. Bientôt, il déserta les avenues impersonnelles pour des quartiers tranquilles et secrets : les bords du canal Saint-Martin, les berges de l'île Saint-Louis. Et c'étaient, contrastant avec les façades uniformes des boulevards, des révélations provinciales : la rue Saint-Séverin, la pointe du Vert-Galant ou les vieux chemins de Montmartre. Il cherchait, dans ces paysages brumeux, le ciel de son pays, le reflet des pierres sur les eaux. Il marchait sur une mer figée d'asphalte heurtant des passants transis dans leurs surcoûts mouillés. Des filles-sirènes, vêtues d'imperméables verts, lui souriaient. Il ne manquait que des mouettes, comme à Dublin, comme à Londres.

Olier aimait Paris, Olier haïssait Paris. Cette puissance matérielle, d'où se dégageait une force quasi surnaturelle, l'écrasait, comme elle écrasait son peuple. Oui, c'était bien ici qu'il fallait chercher l'abaissement de la Bretagne, dans toutes ces énergies captées, et cette domination aveugle et casanière, en apparence bon enfant parce qu'elle avait cessé d'être virile, parce qu'elle ne soupçonnait rien, rien, pas même qu'un cœur pût battre en dehors d'elle, qu'un peuple pût vivre, sous sa loi, en lui demeurant étranger. Il songeait qu'il aimerait porter la torche à ces monuments qu'il venait d'admirer, et Olier voyait, dans les flots sombres de la Seine, parmi les feux follets dansant au bord des rives, s'abîmer dans les flammes du Louvre. Alors, il monterait sur les parapets pour danser.

Il se sentait proche des Barbares, des Allemands. Il appelait à grands cris une horde de soldats ivres, et des flots de pétrole qui feraient de cette ville un vrai soleil mourant, abîmé sur la terre. Mais Paris avait échappé chaque fois à leurs bras armés de torches. Cette ville était donc protégée ? Et elle ne pouvait être protégée que pour une mission divine. Or, elle asservissait son peuple. Serait-ce que mon peuple doit disparaître ? Il essayait de se débattre contre cette idée fixe. Je deviens fou. Mais non, Paris n'avait de loi que détruire et mourir lorsque viendrait son tour.

- Voilà bien le mysticisme des Français, la France est devenue pour eux la quatrième personne de la Trinité.

Après tout, cette ville était un peu la sienne. Qu'elle fut belle ne le consolait pas, mais exaltait son peuple. Nous avons construit Paris. Oui, nous... des pécheurs sortis de la forêt celtique. Des hordes d'esclaves décimées par les fièvres ou la faim ont posé ces pavés, comblé les marécages... Paris chantait la gloire de son peuple abaissé, mais la gloire de Paris lui faisait mal.

Il cherchait la ville du siècle dernier, du temps des fiacres et des femmes durement corsetées. Elle apparaissait, rue du Dragon, derrière les portes cochères ou, à Montmartre, devant les façades d'artisans, près de la rue Navignan. On était assailli par des réminiscences : des femmes opulentes et discrètes serraient contre elles des enfants adultérins, des maîtres chanteurs italiens jouaient aux cartes dans des taudis. On se promenait dans les romans de Xavier de Montespin ou d'Ennery, Verlaine volait une thune dans la paillasse de sa mère, on contemplait Paris du Père-Lachaise, mieux, on humait, comme un bon chien de chasse, l'odeur de soufre de Lautréamont. Souvent il prenait le métro. Il pénétrait dans une ville souterraine, dans des caves sans bouteilles ni cloportes, mais glacées, emplies d'une foule qui se pressait comme dans les antichambres de l'enfer. Le monde d'en bas répondait au labyrinthe des russ, les galeries s'enchevêtraient, un delta de bras morts, de flots puissants, communiquait par de mystérieuses osmose avec la ville d'en haut qui reflétait elle-même un ciel gris et mouvant.

La foule, parfois, changeait de sens. Olier suivait le déplacement de Paris vers l'Ouest, une marche souterraine selon le mouvement du soleil. Paris était une terre couverte de continents et de foules, où Olier découvrait difficilement des visages, des courants plutôt : des Algériens, des Juives, des paysans picards, des femmes en coiffe, un monde vieux dans celui de demain.

La banalité bourgeoise de la plupart des gens, leur absence de personnalité, la perte qu'ils ont faite, avec leur nationalité, de leurs attaches avec les peuples dont ils viennent pour édifier cette civilisation abstraite contre laquelle Olier luttait, l'avaient longtemps empêché de voir un monde pittoresque, fait de petites gens qui ne connaissaient ni le bureau ni l'usine, mais vivants. Ils ignoraient toute morale et n'avaient connu que l'école des rues où le pain sec est récompense. A la porte de Clignancourt, sur le rebord d'un trottoir, un homme couvert d'un chapeau crasseux de cow-boy, avec une ceinture de cuir à clous de cuivre, un pantalon de charpentier, coupait, de son lasso, une cigarette sur les lèvres d'une femme aux cheveux gris. Yves le Boulanger sonnait Aïda dans son clairon, sur le boulevard de Clichy. La petite troupe de l'Armée du Salut quittait la chaussée pour s'abriter sous le pont de Barbès. Des prostituées, bien sûr, et ces cris du matin, du vitrier, de la chiffonnière, du coutelier ou, à midi, sur le trottoir, cette femme de soixante ans qui étalait soigneusement, sur un journal, une paire de chaussures, une cassette, un collier de grains d'ambre, ou cette lourde Juive à la figure criblée de petite vérole qui vendait les signes du zodiaque, rue Lepic, sur un tréteau.

Mais il ne pouvait aimer ou haïr Paris qu'en étranger. Olier sentait bien qu'il n'appartenait pas à ces choses, à ces êtres qui ne lui appartenaient pas non plus. Il y avait en lui un étranger et le monde étranger. Souvent, appuyé contre un arbre, au bord du fleuve, il fermait les yeux. Il voulait ignorer Paris, cesser

de le voir, mais Paris devenait une hantise. Il ne pouvait effacer la ville. Et les larmes lui venaient aux yeux tandis qu'il évoquait un coin de la lande, et la mer sous la pluie. La pluie de Paris avait quelque chose d'artificiel.

- D'ici peu, je ne pourrai plus retourner là-bas...

Olier se dissolvait dans la foule. Il prenait un bain de multitude. Il aurait voulu serrer la foule contre lui, crier qu'il l'aimait, boire une gorgée de cette mer, ainsi qu'il avait porté, certain jour, une poignée de sable à ses lèvres. Il entra aussitôt dans un établissement de bains pour s'en laver comme d'une souillure. Ici encore, la buée était lourde d'effluves humains, qui corrodèrent la peau. Olier sortait souillé des eaux impures, de la buée. Il en voulait à Paris de ne pouvoir l'aimer, à ce pays de devoir le combattre, jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Alors, dans cet anéantissement de son peuple ou de Paris, il leur prouverait qu'il les aimait.

Il lui restait à humer Paris : mille haleines mêlées à mille haleines qui s'exhalent et se dissipent plus vite que partout ailleurs. Les poitrines suffoquent, les coeurs battent, la ville ouvre le gaz, les poings cherchent des vitres à casser. Des vieilles résignées se sont assises sur des tabourets de toile, derrière des journaux qui annoncent un suicide au gaz d'éclairage dans un appartement de Belleville. Un immense bal nègre dans une forêt pétrifiée. Entre les hautes falaises gravées de signes, des coulées de chair et d'aciers. Paris n'était qu'un immense signe, celui de la mort de son peuple.

Olier traversait le fleuve. Il flânait, vers la rue de Seine, épris de mille choses, de cent mille vivants. Il allait, d'un masque bantou au visage fardé d'un homme ou d'une fille. Cité des livres ! Les pierres suaient leur passé, quelles haleines les avaient noircies ? Olier tremblait devant ces richesses. Les éraflures des pierres étaient les graffiti de l'histoire. Olier ignorait qu'il écrivait son nom parmi ces archives. Il voulait détruire Paris et l'enrichissait. Paris garderait le souvenir d'Olier : il ne manquerait pas un grain de sable au désert.

En attendant, il transportait, à leur refuge, de nouvelles armes.

Il allait, du pas égal d'un justicier. Le revolver crevait la doublure de sa poche. Le cartable de carton bouilli, rempli de grenades désamorçées, frottait contre sa jambe. Olier écartait, un instant, cette langue râpeuse de roquet que la foule ramenait sur lui. Ses traits demeuraient impassibles. Les fruits trop lourds de la sacoche unissaient la vie et la mort. L'une et l'autre se confondaient sous leur écorce d'acier. Marchand des quatre-saisons de l'enfer, Olier glissait de porte en porte, depuis Vincennes, son sac empli de champignons vénéneux, de châtaignes couvertes de piquants.

Un sourire ironique, envers lui menacé, qui menaçait Paris. L'un et l'autre ignoraient les périls auxquels ils échappaient. Des femmes souffraient. Olier ne se retournait pas. Maintenant qu'il tenait sa mort dans la poche, il aimait ce Paris plus fragile. Il demandait à le sauver, et le rendre mortel.

Déjà, cette menace sauvait Paris : la ville de pierre en devenait humaine.

Des éraflures de balles, sur certains murs. Un arbre coupé, ici et là, pour les barricades du boulevard Saint-Michel : la vie laissait pour preuves des traces de destruction et de mort. Enfin, sur le visage de Paris, apparaissait un effroi, un signe de lassitude. Olier aurait-il pitié du tyran ?

Il guettait, par-dessus les toits, le crâne minuscule de la Tour Eiffel. La jeune géante dansait lourdement, de ses quatre fers, et lui faisait signe : "il est trop tôt pour me coucher". A la fin des longues marches d'Olier, Paris devenait vieux et las. Quand il approchait de Montmartre, Paris suppliait Olier de tous ses pardessus râpés pareils au sien, de ses talons éculés. Cet ange timide faisait grâce :

- Je veux que tout disparaisse avec moi, mais le plus tard possible.

Rue Vercingétorix, en Octobre 1944. Trois heures de l'après-midi.

Parmi les façades blêmes, l'hôtel de Saint-Pétersbourg, - et pourquoi pas Léninegrad ? - étalait sa pancarte sous un verre brisé. Olier s'arrêta sur le seuil.

Un enfant lisait le journal, à haute voix, dans l'ombre de la loge, près d'une jeune fille aveugle. Un homme était couché, tout habillé, dans une alcôve.

Olier prononça quelques mots, puis se tut. L'enfant n'avait même pas interrompu sa lecture. Olier eût voulu rester là, dans la demi-obscurité fétide de la loge, les bras posés sur la toile cirée où s'étalait le journal imbu d'une bêtise sentimentale, d'un conformisme de punaises, d'hommes écrasés, rempli d'une lavasse dont ces petites gens se régalaient, avec des catastrophes de chemin de fer et des crimes de sadiques qui leur permettaient de cracher tranquillement dans le fourneau du poêle en maudissant l'époque sans rien voir de l'époque, de ses horreurs, de sa vilénie et de sa grandeur qu'on prenait soin de leur cacher, les nourrissant seulement d'un peu de fiel qui alimentait ensuite la famille pour de cruelles indigestions, les tranquillisant béatement sur eux-mêmes parce qu'ils ne prenaient pas le train ce jour-là et n'égorgeaient même pas les poulets, parlant du vice sans jamais le nommer, brochant autour du crime, - toute une litanie de ragots mensongers et d'interrogatoires autour du vice, et d'abord en ne citant que ses crimes, - brochant autour du monde, de

la politique et des grands, le tout à la portée des petites bourses, - étant bien entendu qu'en dépit de tout cela la France restait la France, sera toujours la France, et nous, petites gens, son fondement, c'est-à-dire la niaiserie des petites soeurs des pauvres, des épiciers, teinturiers, confiseurs et comptables. N'empêche, un foyer... Une maritorne obèse rangeait la vaisselle, avec ces bruits de casseroles où elle se plaisait, la seule musique qu'elle entendrait jamais.

Olier haussa les épaules. L'homme se leva, son ventre au-dessus d'une écharpe de flanelle bleue.

- qu'est-ce que vous voulez? cria-t-il.

- Monsieur Dubreuil, fit Olier, quel étage?

- Pas encore clamécé, celui-là? répondit l'autre... Ferait bien de se dépêcher, s'il veut pas qu'on l'emène à Fresnes, j'aurais qu'un mot à dire... Vous n'avez qu'à monter au dernier étage, son nom est écrit sur la porte.

La jeune aveugle avait tressailli.

- Continue, cria l'homme.

Que ce salaud couche avec cette jeune fille, je le parierais, se disait Olier en gravissant les étages. Bon Français, tout de même... Que faisait-il dans son alcôve? Une sieste très chaste en attendant la nuit, son bras graisseux sur le nez, à cause des mouches et de l'intérêt passionnant de la lecture, lorsqu'on avait voulu se lancer dans les articles de politique étrangère.

- Les titres, que j'te dis, ça suffit !... rien qu'les titres, putain !

En attendant, chaque palier offrait son carrelage rouge éventré. Dans une niche, un robinet de cuivre. Une femme prenait de l'eau dans une cuvette, les jambes nues sous un peignoir de pilou. Elle regarda Olier et sourit, fit semblant de l'éclabousser.

- Je vous demande pardon, dit Olier.

- J'me suis mouillée, moi aussi, gloussa-t-elle.

Elle écarta les pans du peignoir afin de s'essuyer. Elle était tout à fait nue, ses cuisses couvertes d'un duvet frisselé. Olier passa la main sur elles. La femme tremblait. "J'ai froid" murmura-t-elle. - "Attention, la voisine regarde souvent par le trou de la porte..."

Olier la suivit. La porte était demeurée entr'ouverte. Les quelques mots qu'ils échangèrent étaient stupides, leurs premiers gestes n'ont pas d'importance. Il la coucha sur la table de la cuisine. "J'viens justement d'me laver" fit-elle. Elle était grasse et blanche, oui, c'était bien là sa place, sur la table de la cuisine. Ses seins. Il n'eut pas le temps de les voir. Il se penchait et les mordit doucement, tandis qu'elle caressait son vif d'une main moite. Soudain, elle le serra comme une noyée saisit une branche et s'enfonce. Vraiment, elle suffoquait et paraissait couler entre deux eaux, luisante de salive et de larmes, bientôt noyée de jus et de

sperme, une limace blanche, mais morte, déjà, les yeux révulsés, elle parut revenir à elle, un instant, murmura des mots qui concernaient la porte, rentra brutalement dans sa nuit blanche, elle s'anima lorsqu'il la pénétra, d'un coup sec et violent, comme une torche. Ah ! depuis si longtemps ! Il se retira, mordit l'aubaine, la pénétra à nouveau, cent fois recommença son manège, et elle se mit à crier, affolée, à l'idée de le perdre, toujours surprise, noyée et sauvée tout ensemble, dans la buée de la lessive, les bruits lointains de la maison, de son ventre, de la rue. Cent fois qui étaient cent mille fois, le temps brouillant ses chiffres, hors du silence et du bruit, projetée dans l'espace. Elle bafouillait les injures et les grâces, remerciait avant de recevoir, implorait quand elle avait reçu. Dans un morceau de miroir, au-dessus de l'évier, Olier, debout, apercevait le manège, son rameau issu monstrueusement des vêtements, inattendu, tel un appendice né sous le signe de cette baguette magique qu'il était devenu tout entier. Le miroir ne pouvait trouver une meilleure place, - et, près de lui, le blaireau enduit de savon, le cuir à repasser le rasoir, pendu à un clou. "Ma parole, le type a dû mettre le miroir exprès, là... Ca doit leur arriver..." Il songea que tous ces vêtements que portent les hommes jusqu'au cou ne sont que pour cacher cet humble, cet arrogant morceau de chair, qui tenait tout entier dans un fragment de glace... Mais elle se redressait à demi. Par delà la mort, elle s'animait, tournait du cul, elle voulait voir la garce ! Son regard se tournait aussi vers le miroir.

Elle s'efforçait de retenir Olier alors que son sexe baillait de plus en plus, elle suffoquait de rage et d'envie tandis qu'il pétrissait ses seins. Puis, elle serra les jambes autour des reins d'Olier et ne desserra son étreinte que beaucoup plus tard. Elle avait joui cinq ou six fois quand Olier sentit venir son tour. Jamais sa verge n'avait été aussi prestigieuse, le travail aussi facile et plaisant. Seulement, la femme glissait parfois de la table ou reculait insensiblement, il la retenait par les seins, brutalement, pétrissant ses flancs comme une pâte à pâte, la roulant sur la table, tandis qu'elle poussait de petits cris, des rires, des gloussements, ah ! Dieu ! mon homme, répétait-elle, éperdument, passant de l'agonie à la mort, de la mort à une autre mort, ressurgie soudain tel un fleuve impétueux, de nouveau dressée sur les coudes, putain, rien qu'entrailles jusqu'au fond de son âme. Et elle était l'humanité toute entière, un fleuve de boue, de pus et de sang, un champ de bataille, la terre bouleversée par le feu intérieur, ses cataclysmes, ses marées éternelles, et roulant, roulant dans ses propres abîmes.

Au fond, elle était close, fermée sur le sexe d'Olier qui devenait sa proie. Olier, comme tout homme, était dupe. Il était pris alors qu'il croyait prendre. Les frissons de la femme venaient du plus profond de l'espèce, c'est pourquoi elle n'implorait ni Dieu, ni la Vierge, éternelle païenne se fécondant elle-même et, plus que l'homme, devenue, en cet instant, l'humanité entière.

Elle se leva, raccorda son peignoir, se sourit dans

la glace, au-dessus du blaireau. Un instant, séparés par la table devenue leur lit, ils furent deux étrangers. Ils ne s'étaient jamais connus... Puis, elle redevint ce qu'elle était, une femme qui s'ennuyait. Elle lui sourit :

- Je m'appelle Mado, dit-elle enfin.

Déjà, elle regardait Olier comme son homme. "Mon amour..." Elle le chérissait parce qu'il était son bien. Elle ne voulait pas le perdre maintenant qu'elle l'avait gagné. "Tu reviendras, dit-elle. C'était bon."

- Salope.

Elle sourit. Oui, approuva-t-elle, mais tu seras gentil ?

Sur le palier, il ferma le robinet qu'elle avait laissé ouvert, puis grimpa vers les mansardes.

Quel est celui qui donne et celui qui prend ? se demandait-il. Qui donne le plus, qui prend le plus ? N'était-ce pas la même chose, prendre et donner ? Lui ou elle ? La meilleure façon de posséder était d'être possédé. La Bretagne. La France. Il ne le saurait jamais.

Des portes entrebaillées venaient de longues discussions, des plaintes, des rires d'enfants. C'était jeudi, ces dames consultaient le marc de café, lessivaient, papotaient, allaient d'une chambre à l'autre pour s'emprunter des bigoudis ou du bicarbonate. Il n'y avait pas d'homme dans la maison, à cette heure, et la maison paraissait heureuse, détendue et frivole. Les femmes traînaient en savates, en peignoirs, toute la journée, les chats se glissaient par les portes entrebaillées, les gosses faisaient les courses ou jouaient dans les rues. Oui, peut-être le monde serait-il plus heureux si les mâles n'existaient pas.

Olier, comme tout Breton, curieux du langage, s'étonnait de cette imprécision savante qui fait employer le mot "homme" même lorsqu'il s'agit des deux sexes, de cette homonymie qui rapproche le mâle du malheur. Il décida d'interroger Dubreuil, l'un des plus grands linguistes de ce siècle. Olier poussa la porte et, tout de suite, il aperçut le vieux sur son lit de fer. Un lit d'enfant. Olier se souvenait d'avoir dormi dans un lit semblable. Une masse formidable de rêves l'habitait, et des sommeils légers comme devait l'être celui du vieillard. Dubreuil paraissait dormir, pourtant Olier savait que le Vieux connaissait déjà sa présence. Une barbe blanche couvrait les joues de Yann-Vari Dubreuil. Son nez droit et mince prolongeait la ligne du front. De beaux yeux bleus, larges et las, semblaient dériver comme des méduses. Seule, la lumière guidait ces yeux devenus myopes, et le son parvenait, presque mort, aux oreilles du vieillard. Dubreuil, couché, semblait de haute taille. Olier imaginait ainsi les philosophes pré-socratiques, descendus tout droit des forêts hyperboréennes.

-Est-ce toi, Catherine? murmura-t-il.

- Non, dit Olier.

Il salua le vieillard en prononçant son nom.

- Il n'y a guère que Catherine pour monter de temps à autre me voir, cette jeune fille aveugle que vous avez peut-être aperçue dans la loge.

Sur la table de toilette, on avait posé une quantité incroyable de bouquins. Des feuilles étaient éparpillées sur la table de nuit, sur les genoux du vieillard. Dubreuil travaillait de mémoire. Il avait publié tout un dictionnaire sans le secours d'une seule fiche.

- L'écriture est une aide à la paresse. Nos ancêtres la rejetaient avec raison. Ils ne l'utilisaient que secrètement et comme un pis-aller toujours dangereux. Non pas seulement parce que les écrits restent, mais parce qu'ils sont toujours la trahison du Verbe. Il subsiste toujours dans le mot, non pas seulement la musique ou le son, mais le souffle, au avel, cette exhalaison, ce soupir dans lequel les anciennes cosmogonies ont vu la création du monde...

L'esprit était le pneuma. Mais l'écrit demeure à jamais figé. Il est la lettre et la mort. Dans son évanescence même, le mot demeurait la vie, toujours effacée, recommençante. Il y aurait toujours, entre la vérité et le mot, cette distance infinie qui séparerait le récit de l'acte qu'il venait d'accomplir, à l'étage en-dessous. Même l'erreur, dans la bouche, cessait d'être l'erreur pour devenir un acte de création quasi divin. Le Verbe lui-même n'avait-il pas été erreur ? Une erreur inouïe, celle d'un dieu, qui était la vérité de l'Homme.

- C'est vrai, dit Olier, Armand Robin, le poète, se refuse à écrire en notre langue, lui dont toute l'enfance a crié des mots bretons.

Elle était la langue secrète et cachée des bardes, la plus intime de lui-même, - ce qu'on n'offre pas. Le moi profond se corrompait toujours dans l'exhibition et l'aveu. C'était peut-être signe de mépris s'il employait d'autres langages que celui qui l'avait fait être.

Olier l'écoutait d'abord avec ce régal qu'on prend aux vieux messieurs français nourris de Virgile et des classiques. Il s'étonna un instant de trouver en Dubreuil ce genre vieille France, un peu désuet et charmant, ce côté fin de race associé curieusement à certains mots rudes et barbares ou qui désignaient des choses rudes. Il devait ressembler aux vieux allemands, à Kossien ou Alexandre de Humboldt. Mais non, ce n'était qu'en français que ces mots devenaient grossiers. La langue ne l'était jamais, qui était la vérité adue. Dubreuil parlait en breton un langage châtié, jamais livresque pourtant car il paraissait couler de la source même, du génie de cet homme qui semblait devenu le père du langage plus encore que celui de la langue, en qui s'incarnait vraiment le génie de son peuple.

- On a brisé ma carrière... Parce que j'étais celui que je suis. Je ne pouvais accepter leur fausse science et leur idéal.

J'ai fait table rase de ce qu'ils m'avaient appris. Dites-leur bien que je ne dois rien à la Sorbonne, à la France... non, pas même cette misère. Aujourd'hui, je remercie Dieu de ne pas m'être laissé emporter par la colère.

- Mais de vous voir, comment ne pourrais-je pas être en colère? dit Olier.

- Peu importe... Que ferez-vous après? murmura Dubreuil... Après?

Olier frémit. Jamais il ne s'était posé la question, ou plutôt il l'avait éludée. Celui qui allait mourir, après avoir si longtemps vécu, regardait plus loin qu'eux, dans l'immédiat et les siècles futurs.

- Quel après? Voulez-vous dire... quand nous serons libres? fit Olier, presque agressif. Salatin dit qu'il n'y a jamais d'après, et moi... Croyez-vous donc que la lutte soit déjà finie pour qu'on puisse poser cette question? Alors qu'elle ne fait que commencer. Est-ce de notre indépendance ou de notre défaite que vous demandez la suite?

- Asseyez-vous... La liberté n'est pas toute la solution, reprit Dubreuil. Indispensable, mais suffisante. Il y aura des ouvriers, des paysans, des problèmes économiques et sociaux. Il est impossible de retourner à un état patriarcal. Au fond, c'est ce que Salatin rêve d'instaurer... Nous avons cherché autre chose, un pays neuf et vivifié par la tradition. Je crois que cela est possible, si notre élite demeure vraiment populaire, je veux dire sortie du peuple, toujours en contact avec lui et, en même temps, très loin devant lui. Et c'est possible chez nous où les distances ne peuvent jamais être considérables. Tel sera dans l'avenir l'avantage des petits peuples.

Les doigts du vieillard erraient sur les papiers. Dans la mansarde glacée, Olier le voyait vraiment marcher devant son peuple, tenant les tables de la Loi.

- La justice n'existera jamais dans de vastes empires. Quand les nations comprendront-elles qu'elles sont devenues trop immenses pour se bien gouverner? Je crois plus en la Bretagne qu'en la France, car la Bretagne est un peuple, une famille, tandis que l'autre n'est qu'une nation. On nous reproche d'être peu nombreux; ne comprennent-ils pas que c'est un avantage, pour plus de justice et d'amour? En apparence, la France existe, et la Bretagne est morte. Croyez-moi, Olier, ce n'est là qu'une apparence. La réalité charnelle, dont on n'a pas besoin de parler, c'est nous. Sans doute manque-t-il ce repli sur nous-même qu'on appelle la conscience, où les philosophes veulent voir la seule réalité, the self-consciousness. La Bretagne n'est pas encore si elle n'est pas éveillée, mais la France n'est qu'une conscience de rien, une théorie. Nous sommes. Et la meilleure preuve, c'est que nous formons, pour une bonne part, le substrat de cette nation. Certains le reconnaissent et s'en orgueillissent. Ils trouvent que tout est pour le mieux lorsqu'ils ont dit que la France est celté dans sa chair et dans son cœur. C'est

une étape de la réflexion, mais la pensée doit aller plus loin. Ils finissent par vivre dans ce demi-mensonge : la Bretagne plus française que la France. Si elle est le corps et la chair et le sang, l'âme de la France, que la France porte désormais le nom de Bretagne ! qu'elle accepte sa loi ! Notre loi !

Doucement, on grattait à la porte. La jeune aveugle entra. Lentement, elle s'avança vers le lit.

- Vous êtes-là, monsieur ? dit-elle.

Elle s'adressait à Olier.

- J'étais là lorsque vous avez demandé, tout à l'heure... Comme mon oncle vous a répondu méchamment ! Voulez-vous m'aider ?

Olier prit la casserole de ses mains, sortit sur le palier afin de la remplir. Il revint.

- Qu'allez-vous devenir ? dit le vieillard tandis que Catherine lavait doucement ses tempes... J'ai peur pour vous.

Vers qui tomberaient-ils ? Ils avaient combattu pour l'Europe et leur liberté. Ils s'étaient battus vaillamment, couverts d'opprobre et d'ignorance. Comment se pourrait-il qu'une telle force eût été gaspillée en vain ? Ne resterait-il donc rien de leur sacrifice ? Rien ou plutôt...

Leurs adversaires leur avaient emprunté ce qu'ils avaient eu de plus bas, mais ce qui avait été pur, et leur but ? Tout cela s'en allait en pourriture, crevait dans les bouches d'égoût, et les prisons.

- misère sur eux, misère sur nous ! murmura Dubreuil.

- J'ai confiance, dit Olier.

- En quoi ? Votre dernière tentation sera le communisme. Vous abandonnez notre cause un à un, ce ne sera pas même un reniement. Pire, un abandon. Elle va cesser de vous brûler. Vous allez vous voir de plus en plus rarement et bientôt vous ne vous reconnaîtrez plus. Vous serez comme des étrangers les uns aux autres. Mais jamais le monde ne s'y trompera, on vous maudira toujours ensemble. Il y a des choses qu'on vous interdiera, mais elles seront bien moindres que les mots que vous ne pourrez prononcer de vous-mêmes. Vous ne pourrez jamais faire certains gestes, ceux qui vous délivreraient. Vous garderez à jamais la même attitude négative. C'est pourquoi vous êtes des hommes morts.

- Ne bougez pas, dit Catherine.

Sur le réchaud, l'eau commençait à chanter.

- Méfie-toi de Saladin, dit soudain le vieillard.

Tu es jeune, Olier. Regarde moi : c'est peut-être le dernier Breton que tu auras vu mourir.

- Voulez-vous prendre les ciseaux dans le tiroir ? demanda Catherine... oui et lui tailler la barbe. Nous n'y arrivons guère, d'habitude, à nous deux... Allons, ne vous agitez pas.

- Salaün est un chef, fit Olier. Il n'abandonnera jamais.

Les ciseaux tremblaient dans sa main.

- Un chef ? répéta Dubreuil... qu'avez-vous toujours besoin d'un chef ? D'ailleurs, tu as raison. Salaün a besoin de combattre. Nous serons toujours des guerriers, Olier, pas des chefs. Et je suis encore un vieux soldat dont on taille la barbe... Salaün est de ceux qui auraient inventé la Bretagne si elle n'avait pas existé.

Olier admirait les gestes de l'aveugle qui paraissaient détachés du corps de la jeune fille. Jamais il n'avait vu comme aujourd'hui la beauté des gestes de l'homme et leur réalité. Ils s'inscrivaient dans l'espace et le silence ainsi qu'un monde soudain créé.

Le vieillard rejeta la tête dans l'oreiller.

- Faites-en sorte qu'aucun homme n'ait à rougir devant soi-même, dit-il enfin. Travaillez à la libération de l'homme... et ne m'en voulez pas, Olier, si cette chambre paraît rendre ces mots grandiloquents.

Lorsqu'il descendit, Olier passa, indifférent, devant la porte entr'ouverte de Madeleine.

V

A douze ans, Olier Le Fur connaissait à peine ses lettres, ne soupçonnait même pas à quoi pût servir l'écriture. Le bréviaire du recteur était le bréviaire du recteur, ainsi que la verrue sur son nez. Son mouchoir à carreaux, ses bésicles ne pouvaient servir qu'à lui seul. L'enfant aurait trouvé criminel d'y mettre les yeux, d'essuyer sa morve avec ce tissu. Olier n'avait jamais eu de mouchoir dans sa poche. Un morceau de journal, emporté par le vent, retenu par une touffe de genêt, lui semblait un objet perdu, et par conséquent inutile. Cela ne lui appartenait pas, bien qu'il pût l'utiliser, ainsi qu'un objet mort. Il n'aurait pas ramassé une sacoche de cuir, tombée au milieu du chemin. Peu d'êtres l'entouraient, — sa mère, le vieux Pons. Aucun n'était semblable aux autres. Il ignorait que les hommes partagent les mêmes manies, éprouvent les mêmes convoitises, échangent entre eux de multiples signes. Il ne savait pas le poids d'un trésor, ni celui des livres, ne se doutant même pas que certains hommes passaient des jours entiers devant les livres. Olier ne parlait pas un mot de français.

Il dormait dans l'étable, près des brebis, se croyant pareil à ces bêtes, ou plutôt l'une d'elles. Il rentrait mouillé avec elles, gonflé de pluie. Les autres aussi le prenaient pour un animal. Ils méprisaient Olier et les bêtes ensemble.

L'enfant, lui, admirait ses brebis et les plantes, et ne se trouvait pas méprisables, pour être traité comme l'une d'elles. Tout lui semblait naturel : les brins d'herbe, les livres, les croix d'or de l'église, les sous dans sa poche aussi rares que les livres. Il croyait que les chevaux avaient des pensées. Les étrangers le prenaient pour le futur idiot du village, — pour un jeune veau mal léché, s'ils étaient plus fins.

Qu'est-ce qu'un barbare ? Celui qui croit, bêtement, jusqu'à en mourir, à ce qu'il dit, à ce qu'il fait, à ce qu'il pense. Qui pense ce qu'il dit, et l'accomplit. Bien sûr, il a tort. Il arrive que ce barbare rêve et pleure. Le rêve lui sert d'ironie. Il soupçonne autre chose, et qu'il risque de passer à côté. Il n'a confiance qu'en la mort. Elle seule lui sert à prouver, puisqu'il ne connaît pas les mots. La mort n'est pas un mensonge. Il ne se trompe qu'à moitié. Olier était ce jeune barbare.

Il ne lui semblait pas que les lettres de l'alphabet, apprises à l'école française, pourraient jamais exprimer la langue qu'il parlait. Il inventa donc des signes qui imitaient la forme des lèvres, ou les choses dites en breton, mêlant, d'un seul coup, l'hiéroglyphique et la démotique. Il n'y avait pour lui, dans ses créations, qu'un plaisir. Il ne pensait pas que ses signes pussent servir à d'autres, à communiquer avec d'autres. Olier ne savait pas lire,

mais connaissait toutes les enseignes du village, qu'il s'était faites lire. Il croyait sa science égale à celle des autres, qui l'avaient héritée d'une façon semblable, de bouche en bouche. "Chez Marion - cabaret" voulait dire exactement : "Chez Marion - Cabaret" et rien d'autre. L'enseigne de tôle, la branche de sapin, qui se balance en-dessous, piquée de roses en papier, ne pouvaient être transportées ailleurs.

Olier gravait sur ses bâtons de pâte, sur des galets, des signes connus de lui seul. Il s'amusait à les jeter, porteur de messages dans la mer. C'était sa façon de parler aux flots, avec des baguettes. Il ne bégayait plus, puisque sa main était ferme. Chacune des pierres emportait un signe. On lui demandait s'il savait lire et écrire. "Bien sûr" répondait Olier. On se moquait de lui.

Pourtant, Olier devenait très savant. Le monde qui l'entourait était celui de l'écriture : l'appel des courlis, la fuite des nuages, les hennissements des chevaux formaient un livre immense. Il soupçonnait que les autres, malgré leur orgueil, ne savaient pas lire.

Olier ne reçut aucune révélation et ne tomba pas d'une échelle en s'ouvrant le crâne. Aucun cheval ne vint le frapper en plein front. Le cheval de la ferme se nommait Henlé. Olier l'aimait; il admirait qu'Henlé connût divinement les herbes, et la mesure de chaque champ. Des poils démesurés couvraient ses vieilles jambes, tombaient sur les sabots usés. Henlé portait la barbe des sages, à l'extrémité de ses quatre membres. Le patriarche des chevaux.

Olier vivait du lait des brebis, des pommes de terre cuites sous les fanes. La paille était bruissante des feuilles d'un chêne. Le vieux Pons désignait l'arbre dont les feuilles seraient propices, chaque automne, quand on renouvelait les litières. Gonflées de sève, elles demeureraient saines bien après leur mort. Elles ne pourrissaient jamais.

Ce fut Salaün qui reçut le coup, puis le choc. Alors qu'il cherchait un coin où camper, avec les hommes des Bagadou Storm, une pierre, de plein front, fit éclater le pare-brise de sa torpédo. Traversant la Bretagne, en 1936, du côté de Plouha, surtout, à Gourin, dans la Bretagne Noire, plusieurs automobilistes reçurent eux aussi des cailloux. Aucun d'eux n'eut l'idée de les ramasser. "Pays de sauvages" ! criaient-ils.

Salaün n'avait pas ce détachement plein de mépris des Parisiens en vacances. Il arrêta sa voiture et descendit. Salaün soupesa la pierre, calcula son poids. Il la classa aussitôt, -granit achuléen, puis un problème de balistique, pour l'avoir reçue, pour atteindre l'enfant. Que fût-il advenu si Newton, affamé, eût mangé la pomme ? Une découverte biologique ?

- C'est pas pour dire, notre peuple n'est pas très malin, fit Goulven, qui accompagnait Salaün.

Salaün observa la pierre plus attentivement. Ses

éclats neufs brillèrent dans la lumière lavée de l'été breton. Elle était un soleil figé, gravé de signes. La colère de Salaün tomba aussitôt, sous la curiosité froide du savant. Il traversa la lande pour rendre la pierre à l'enfant.

Une lueur sauvage brillait sous les sourcils touffus d'Olier : du défi, de la peur, un immense appel. La curiosité de Vendredi. Il tient sa fronde à la main. Ses cheveux sont coupés au bol, avec les ciseaux qui sarvent pour les moutons. Il lui manque une incisive. Sous la veste trop grande qui bat ses flancs, les poches gonflées de cailloux, l'enfant porte un tricot de laine encore tout imprégnée de suint, de l'odeur des herbes marines. Sa tête est un silex aux entailles inachevées, avec ses cassures inattendues, ses larges éclats où passent les ombres du ciel. Elle se pare de deux coquillages, ses oreilles, encore tout emplies de sable. Ses jambes maigres sont couvertes de bas de laine noire, sa culotte descend bien au-dessous des genoux.

- Comment t'appelles-tu ? dit Salaün en français.

Olier brandit un bâton. Les brebis s'étaient enfuies à l'extrémité de la lande.

- Eh ! sauvage ! cria Salaün.

Il traîna l'enfant jusqu'à la voiture et, presque de force, fit Olier s'asseoir près de lui, sur les coussins de cuir. Olier tremblait. Pour le rassurer, Salaün lui parla en breton. Il fut surpris de ses réponses. Le polytechnicien venait de trouver un être qui ne devait rien à personne, pas même l'écriture.

Salaün et Goulven assistaient à la création d'une civilisation à travers les balbutiements d'un enfant. Ils avaient pu croire qu'elle ne pouvait être l'oeuvre d'un seul. Ils tremblaient devant Olier comme s'il eût été le survivant des âges d'or, l'âme de leur peuple. Aucune culture ne l'avait déformé. Il venait de naître, à Cro-magnon, c'est-à-dire à Plouha, en Bretagne. C'était l'unique représentant, la quintessence des hommes. Ce soir-là, Olier dormit sous la tente, entre Salaün et Goulven. Il devint le fils chéri des activistes.

Olier, à vingt ans, lisait sans peine cinq ou six langues et, mieux, comprenait ce qu'il lisait. Il entreprit la traduction de Penthésilée, de Kleist.

Celui qui regardait le haut d'Olier apercevait une tête atrophiée de géant, pareille à une idole de l'île de Pâques. Pour d'autres Olier était tout en jarrets. Chacun gardait de lui l'image la plus exacte, mais différente. Son nez sortait du front, de travers, sous la fine toison des sourcils qui ne s'étaient pas encore séparés. Ses narines roses, emplies d'un crin brun, quasi obscènes, appelaient des anneaux de fer ; sa grande bouche se crispait sur un mors invisible. Cet homme, né à l'âge de dix ans, ignorait les fossettes de l'en-

fance, les dents cassées sur des noisettes, la peau rose des oreilles qui tombera plus tard. Il n'était pas beau, mais singulier. Solide et disloqué. Plein de cette force brutale des meuniers ou des équarisseurs qui tournent de l'œil sous une piqûre de guêpe, les os pleins de failles secrètes parce qu'il a manqué, pour les construire, un peu de chaux et, pour façonner l'âme, la tendresse dont on entoure ailleurs l'enfance.

Il portait une chemise de laine écarlate, un veston de velours clair. Une paire de souliers neufs imitant le daim, à semelles de bois. Au reste, Ladislav nehy, le cordonnier, lui permettait de choisir parmi les vieux souliers laissés pour compte.

L'hiver s'avavançait, pareil au plus rigoureux de la guerre. Le givre couvrait les pavés et les pierres. Salatin et ses compagnons se chauffaient autour du poêle de Ladislav. L'albinos tapait sur de rares semelles, en racontant des vies imaginaires, selon l'usure, la forme des souliers. Il frappait avec force... Des récits bizarres, incohérents, ou ses propres souvenirs.

Dans une caisse de bois, le cordonnier entassait des magazines de géographie. A force de les lire, il connaissait chaque recoin du monde. Olier escaladait une pile de chaussures et de morceaux de cuir. Juché tel un prince barbare sur un tas d'offrandes et de débris humains, son dos contre le mur graisseux et froid de la cave.

La poix bouillait doucement sur un réchaud à pétrole.

Le Hongrois retirait la casserole pour y mettre un boutehon de vin. Salatin demeurait assis sur les piles du "Journal des Voyages", tirant sur sa pipe quand elle allait s'éteindre, guettant avec une volupté secrète cet instant, éclairé soudain par l'éclat des cendres, qui était toujours leur dernier sursaut. Ils passaient de longs silences à des discussions passionnées.

- Vous, les Bretons, vous avez toujours été pour les causes perdues d'avance, disait le Hongrois.

Goulven répondait avec violence, mais Salatin aspirait une profonde bouffée. Les feux rougeoyants des cendres étaient ses réponses intermittentes et brèves...

- C'est vrai, répondait-il enfin, Ladislav a raison. Peut-être est-ce notre grandeur? - Perdue d'avance... mais Salatin se révoltait. Pas cette fois, comprends-tu?

Il fallait vivre. Olier, le seul d'entre eux que la police ne recherchait pas, se mit en quête d'ouvrage. Il en trouva dans une fabrique de dragées, à Courbevoie, en se faisant passer pour un peintre en chômage. Chaque quinzaine, il versait entre les mains de Salatin tout son salaire, sept mille quatre cents francs.

Le travail commençait à sept heures. Olier devait pointer cinq minutes plus tôt. La porte se fermait avant l'heure.

Rien ne lui fut plus humiliant que ce geste, accompli dans le silence morose des hommes fatigués du matin, sous l'horloge étincelante de miroir.

Olier se levait vers cinq heures, jetait une ou deux pastilles de saccharine dans une tasse de thé, un morceau de pain sec. Il prenait le premier métro, changeait deux fois. Des hommes mal réveillés s'absorbaient en silence dans la lecture des journaux de sport. Ici et là, l'Humanité et Franco-Tireur, entre des doigts gourds qui ne seraient jamais débarrassés de leur crasse, s'élevaient comme de fragiles murailles derrière lesquelles s'abritaient des hommes pareils aux autres. Quelques femmes, pesamment fardées, offraient des masques interchangeables. nul ne restait debout ou ne s'attardait dans les couloirs. Les wagons recevaient leur cargaison exacte d'hommes assis. Cette population d'ouvriers, de vingt à quarante ans, formait une foule virile, la seule foule vraiment virile que Paris puisse connaître, Paris ne la soupçonnait pas. Non pas morne, mais silencieuse, puissante et disponible. Il n'y avait aucune hésitation dans ses mouvements, et personne ne s'écartait d'elle. La foule se divisait comme un fleuve en deltas, devant des obstacles invisibles. Le Petit-Rhône coulait vers Denfert-Rochereau autour d'une Camargue souterraine. Et de minces filets débouchaient soudain pour se jeter dans le grand bras qui s'en allait vers le Pont de Neuilly, drainant des hommes engoncés dans des canadiennes qui avaient des couleurs de cailloux.

Soudain, la foule se levait des entrailles de la terre pour le Jugement dernier. C'était l'aube. Elle avait patiemment poursuivi son chemin dans les galeries secrètes de la terre, d'une grandeur inhumaine. Elle montait quatre à quatre les marches, les bidons s'entrechoquaient dans les musettes. Elle sortait de la nuit de la terre et du temps. Elle allait à l'assaut. La lumière lui faisait mal. La foule se dispersait aussitôt. Le jour naissant taillait dans la foule et séparait chaque grain que le vent emportait sur la plate-forme des autobus. A la fois des épis et des moissonneurs. I32. I33. I65. On ne voyait pas les mains mais de gros gants bordés de fourrure, crispés sur la barre des autobus. On n'apercevait pas les visages, mais les dos fuyants, déjà courbés, qui semblaient courir derrière les haleines sans jamais les rattraper. Chacun possédait ainsi son propre feu-follet.

La foule apparaissait comme un animal têtue et puissant mais stupide, qui peut faire craindre et alarmer, tant qu'on ne s'aperçoit pas qu'il est sans volonté. Elle n'avait pour mobile que de se diviser, conduite par la seule habitude et ne cachant, sous l'uniformité, aucune volonté unanime.

- C'est égal, pensait Olier, les ouvriers ne soupçonnent pas leur force. Si ces hommes voulaient, ils s'empare-raient en un instant du monde d'au-dessus. Les riches devraient descendre à cette heure-ci dans le métro, ils trembleraient d'épouvante.

Olier souriait à cette Saint-Barthélémy de l'aube : les bourgeois surpris dans leur sommeil, défénestrés, mais bien-

tôt, Olier découvrait les Africains. Il entrait dans un bistrot, devant l'usine. Des ouvriers chaudement vêtus y prenaient un café arrosé de rhum. Des Algériens, couverts d'étoffes légères, de bleus de chauffe, en haillons presque, trempaient un morceau de pain sec et rassis dans un verre de café. Les cuillers de fer posées sur le zinc étaient percées d'un trou. Dans leurs souliers baillants, des lambeaux de chaussettes, des pieds nus, couverts de cette crasse écaillée, sous la cheville, comme d'une autre peau. Olier vivait entre deux prolétariats différents. Les ouvriers français paraissaient ignorer leurs propres esclaves. Ils étaient mariés, pères de famille; ils jouissaient de tous les avantages des lois sociales, d'un appartement, de cette assurance que donne le fait d'être chez soi, entre soi, de posséder un métier et, dans ce métier, une spécialité. Chaque mot leur appartenait, même dans la bouche des autres. Ils possédaient les pavés de Paris et les fumées de leur usine. Ils tenaient à la main une petite valise, une musette de soldat qui contenait une gamelle remplie de blanquette de veau : ils dévoraient le monde, tranquilles, avec cette boustifaille.

- La plupart des Bretons sont plus près des Norafs, se disait Olier, même ici, c'est encore la terre que nous travaillons.

Confinés dans des travaux de peine, Algériens et Bretons creusaient le sol de Paris, durci par le gel, pour dégager de longs serpents de plomb, de colonnes de fonte, ou répandaient sur le sol un goudron noir et fumant tel un humus. Ils vivaient par cinq ou six dans des chambres d'hôtel, en bordure de la zone, rue du Roi d'Alger, près du Passage Léon, victimes des tracasseries policières et des hôteliers, ne subissant des lois ouvrières que les contraintes. Les grèves, qui auraient dû les protéger, se tournaient finalement contre eux.

Le bruit des turbines assourdissait Olier. Durant les premiers jours, le bruit lui donna cet air d'idiot du village devant les ordres incompris et qu'il faisait vainement répéter, qui faisait rire autour de lui. "Tête de Breton" ! Ses compagnons ne se fiaient qu'au temps pour son apprentissage. Ils accomplissaient devant lui le geste nécessaire, sans l'obliger jamais à le répéter sous leurs yeux afin de le corriger, ne lui expliquant ni la raison, ni l'efficacité de leur acte. Tout leur paraissait naturel et aisé, depuis tant d'années ! Ils exigeaient que ce cul-terreux, d'emblée, possédât leur science, dont ils ne se rendaient pas compte.

Il nettoyait les turbines et poussait des chariots, soulevait des sacs remplis d'amandes fripées et mortes. Dieu merci, Olier demeurait capable d'un effort physique beaucoup plus grand. Il accomplissait aisément son travail à cause de ce surcroît de force. Olier voyait ses forces, toutes ses forces, il les tenait comme les faisceaux de foudre dans la main de Zeus. Il éprouvait, à leur jeu, à leur efficacité, l'ivresse que donne la possession de la matière et de soi. Joie d'œuvrer physiquement, lorsque l'intelligence n'est pas exclue de l'effort. Apprendre de quoi il était capable lui apportait une joie qui l'enivrait comme dans l'amour.

Durant quelques semaines, Olier fut heureux. Son travail s'accomplissait aisément, tout pénétré d'intelligence. Il avait obtenu un équilibre rare entre l'esprit et la force physique. Chacun fécondait l'autre. Dès qu'Olier eut adhéré à son travail, ce lui devint plus aisé. L'esprit pénètre la technique. Le faire est toujours et consciemment volontaire. Olier avait acquis ces attitudes naturelles et ces trucs qui révèlent l'ouvrier, appris souvent dès l'enfance : saisir un sac, tourner une manette, remettre au vol la courroie d'une poulie. Il dominait sa tâche, il avait terminé son bout d'essai.

L'usine ne lui apportait plus rien. Il avait découvert ses camarades, et qu'il ne serait jamais des leurs. Le travail n'exigeait plus son adhésion, à peine sa présence. Il devenait vain, dès qu'il avait cessé d'être une épreuve de toutes ses forces, et qu'en le surmontant Olier lui avait donné toute sa valeur morale. Son intelligence disponible, Olier avait l'impression d'entrer dans un monde inutile. Tout se faisait machinalement, en dehors de lui et de ses rares compagnons, perdus ici et là sous l'entrelacs des courroies. La vie se déroulait sans le secours de sa volonté, de son esprit. L'usine figurait une immense horloge, le monde s'écoulait sans lui, il n'était rien, les ouvriers auraient toujours ce sentiment de n'être rien.

Désormais, Olier découvrait avec épouvante la longue lignée des jours et des actes semblables. Non, non, jamais il ne pourrait vivre, toute une vie, répétant jusqu'en son réveil ces gestes mécaniques. Olier souriait avec pitié du vieux manœuvre, Ernest :

- C'dégoûtant, c'travail là, c'est pas pour moi.

Il se penchait à l'oreille d'Olier pour une confidence :

- J'suis entré ici comme emballeur professionnel. J'ai ma carte... Emballeur professionnel, tu comprends ? J'suis pas v'nu pour faire c'travail là...

Il ne comprenait pas le rire d'Olier.

- Emballeur professionnel, que j'étais, répétait le vieux obstinément.

Olier rentrait, à la fin de l'après-midi, passage Léon. Il s'allongeait sur son grabat, répondait en hâte à Goulven. Il lisait Hölderlin, Julien Gracq, Le Rivage des Syrtes. Le vieux rêve du vieux pays l'emportait à nouveau. Ce travail de manœuvre devait être une épreuve pour la poésie, et cette cause ardente qui se confondait avec la poésie. Résisterait-elle à cette vie nouvelle qui exigeait que l'esprit servit d'abord le corps, allait-elle se dégonfler, ainsi qu'un ballon de baudruche, dans la monotonie de l'usine et des jours ?

Elle n'avait pu pénétrer dans les heures de travail qui exigeaient, pour être heureuses et fécondes, l'imagination. Mais le soir ! Alors, commençait la vraie vie. Juché sur le tas de rognures, auprès de Ladislas, tel ce Prince de la fête dont parlait Hölderlin.

La moto de Jorc'h Le Boënnec, une Terrot 1939, vibra de tous ses nickels le long du trottoir. Une force pure unissait les pièces.

Elle lançait derrière elle des pets bleus qui se diluaient dans l'air sec, happés par le vent glacé qui soufflait sur le quai de la Rapée, ce dimanche matin. Le Boënnec et Olier sortirent du bistro teint de bistrot et de sang caillé, situé près de la permanence du P.C.. Une banderole de toile claquait sur le coffre de bois pourri où s'enroulait le rideau de fer. Elle annonçait aux passants indifférents qu'on avait fusillé cent mille hommes. Ils la croyaient et passaient outre. Cent mille hommes de plus ou de moins, quand les peuples se comptent par millions ? Pourtant, Olier songeait qu'un seul était encore de trop. Olier et Le Boënnec enfilaient leurs gants de cuir quand ils aperçurent Goulven.

- Tu m'as suivi ? demanda Olier, furieux.

- Dis plutôt que j'ai eu la plus grande peine à te trouver, répondit Goulven. Salaün a besoin de toi... Tiens, Le Boënnec, quelle surprise !

Le Boënnec répondit grossièrement. Ses mains tremblaient de colère dans la fourrure de lapin.

- Mais, Le Boënnec, Salaün a aussi besoin de toi, dit Goulven au bout d'un instant.

L'eau grise du ruisseau emportait des brins de paille insolites, une écorce d'orange, un fragment de lettre. Le Boënnec enfourcha la Terrot. Ses pattes courtaudes cherchaient le sol. La moto tressaillit de toute sa colère, épousa sa rancune. Goulven baissa les yeux pour cacher sa joie. L'écorce d'orange glissait à vau-l'eau, elle avait le volume d'un sein de quatorze ans - et peut-être ont-elles cette odeur d'orange, cet éclat lumineux, ce goût de sucre et cette mollesse, cette dureté de l'angélique, des fruits confits que la bouche découvre par hasard dans les gâteaux du dimanche ? se demandait-il. Brins de paille, ô brins de paille, chevelure blonde, et cette écorce ! Le petit sein craquelé doublé de coton, il va l'écraser, le salaud ! Le Boënnec ! cria Goulven. Un instant ! Il écrasera tout sur son passage, si nous ne prenons pas garde, Salaün et moi ! La Révolution... Les fillettes. Goulven frémit. En vain il les cherchait, quai de la Rapée, les mains chastes serrées sur le missel, dans cette heure purifiée qui précède midi, apaisées, jusque dans leur chair, par le grand vin de la messe et le pain béni. Les fillettes, il les voulait prêtes à toutes sortes de plaisir, indulgentes, croyant à ses promesses informulés... Il haïssait Le Boënnec et sa moto, cette machine infernale qui lui donnait un aplomb intolérable, bien qu'il oscillât de droite à gauche, cherchant son équilibre. Elle le rendait plus lourd encore, engoncé dans sa peau de bique.

- Salaün, qu'est-ce qu'il a fait pour la classe ouvrière ? cria Le Boënnec. Ses conneries !... Il nous a tous compromis, et pourquoi ?

Goulven haussa les épaules.

- Ce qu'il est, fasciste et flic, ça me serait égal, s'il se mettait au service du peuple... Un juteux ! Et tu sais ce que c'est, un juteux ?... Celui qui crache, pouah ! rien que du jus !

Olier se mit à rire.

- Il n'y a qu'une cause, Goulven, celle du peuple.

- Tu es à côté de la question, dit Goulven doucement. Je suis sûr qu'il serait heureux de t'entendre.

- M'entendre ? M'entendre gueuler, oui ! cria Le Boënnec. Il voudrait nous posséder, tel un mâle, mais pour qui nous prend-il ? Avoir le peuple pour lui... Et pourquoi j'irais pas le voir, lui crier ses quatre vérités ?

- Tu iras ? fit Goulven.

Olier jura. Tu es un imbécile, Jorc'h, brave petit imbécile, n'y va pas. Tu ne vois donc pas que Goulven te provoque ? Il te hait. Goulven, c'est contre toi, contre le communisme qu'il lutte.

Il posa sa main sur l'épaule de Le Boënnec.

- Viens, dit Olier, on les met.

- Allez-y tous les deux, dit Goulven.

Ils ne se retournèrent pas.

- Tu ne connais donc pas Goulven ? fit Olier sur

le tansad.

- Cette crotte ? Tiens, je l'écrase...

Il détourna la roue pour passer sur elle, Olier se mit à rire. Goulven le trésorier, le petit fasciste. Le portier. Le chien de garde de Salaün, pense Olier. Je suis surpris qu'il ait osé venir jusqu'ici. Traverser Paris pour voir Le Boënnec, pour nous voir. Lequel de nous cherchait-il vraiment ? Moi ou Jorc'h ? Eh ! bien, il nous a vus, et après ? Salaün l'a-t-il vraiment envoyé ? Il m'épiait... J'ai toujours su que Goulven me surveillait.

Le Boënnec tourna à demi vers Olier ses oreilles rougies par l'air glacé, devenues presque translucides.

- T'avais parlé de moi ? cria-t-il.

- Non, jamais, hurla Olier.

- T'aurais peut-être dû... Qu'est-ce qu'ils vont croire, à présent ? Que nous nous cachons pour nous voir ? Que toi aussi, Olier, t'es prêt à venir...

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Il a vu la banderole, sur la Permanence... Le Parti. Le mien, Olier. Celui de ma classe et ma classe est ma vraie patrie. Il sait où me trouver, à présent.

Le Boënnec sentit les doigts d'Olier crispés sur

son épaule. Il ralentit.

- Ecoute, dit Olier, ramène-moi dare-dare...
Je veux savoir, avant que Coulvén parle, si Salatin...

Ils traversèrent Paris. Un vent glacé rôdait de rues en rues, à leur poursuite. Dans le vide du dimanche matin, dans cette ville morte et sans âme, les vendeurs de l'Huma-Dimanche battaient la semelle aux carrefours. La moto suivait le canal Saint-Martin, choisissait les pentes les plus douces, les rues les plus désertes de ce Paris désert. Elle paraissait les conduire ainsi qu'un cheval enchanté, prenait la rue Louis Blanc pour aller au plus court et, du plus loin qu'elle les voyait, faisait virer au vert les feux rouges.

Lorsqu'ils furent parvenus à Barbès :

- Je te dépose, dit Le Boënnec, je sens que la journée est foutue, à cause de ce con.

- Je passerai te voir dans le courant de la semaine, répondit Olier. Qu'est-ce que tu vas faire ?

- Coller des affiches, dit Le Boënnec.

- Pauvre idiot, fit Olier affectueusement...

Ca ne vaut guère mieux que nous.

Lorsqu'ils étaient libres, l'un et l'autre, Jorc'h Le Boënnec emmenait Olier en de longues randonnées à moto. Ils traversaient la forêt de Senlis, déjà craquante de gel, poussaient à Chantilly ou Compiègne, cherchant un couple de filles, aux carrefours, sans oser l'avouer, parce qu'ils avaient dépassé l'insolence juvénile et le désir de désirer les femmes, l'âge des grands appels naïfs, des espoirs stupides, quand on croit qu'il suffit de braquer au coin des bois pour faire apparaître une femelle en rut, et parce qu'ils avaient enfin ce qu'ils voulaient. Ils se défiaient d'un contentement de la chair, qu'ils appelaient secrètement. "Non, si la fille a dit oui tout de suite, c'est pas un exploit, disait Le Boënnec. Y'a pas de quoi se vanter".

- La belle chose d'avoir conquis une garce ! reprenait Olier, qui songeait à Reine, à Mado. Non, faut pas nous la faire..." n'empêche. Hypocrites, mes frères !

- Une putain plutôt que rien du tout" avouait à la fin du jour, Le Boënnec.

Il ralentissait près des poteaux indicateurs. Chacun les rapprochait des frontières invisibles. Hélas ! aucune jeune fille ne se tenait là, qui les eût séparés au premier signe. Le Boënnec, brutalement, relâchait les freins, déjà repris par la saoulerie du grand air qui dissipait le désir des femmes pour une possession virile du monde. La vitesse leur servait de drogue. Les yeux dilatés, le souffle léger et plus ample, ils semblaient sortir d'un autre monde, traversaient les plaines désertes, les villages morts,

happés par cet horizon qui reculait sans cesse à chaque instant conquis, perdu, retrouvé, le royaume des jeunes hommes.

Cerclés de caoutchouc, immenses derrière le mica, les yeux ont le regard brouillé, comme à la surface du regard, pareil à celui des poissons sous les eaux. Olier rit. Tes yeux sont ceux d'un clown, Jorc'h! Jusqu'au milieu du front, quel immense cocard! Tes cils de caoutchouc. Le badigeon blanc des clowns, au-dessus des sourcils, mais la bouche semble une rose de papier. Qui t'a fichu ce morceau de sparadrap en travers du visage? Ah! pardon, c'est ta bouche. Ils éclatent de rire lorsqu'ils se regardent, dans le blanc des yeux. "Ne ris pas, crie Jorc'h, les clowns demeurent impassibles... Je te tiens par la barbichette..."

- Le premier de nous deux, répond Olier...

Les mots criés dans le vent deviennent étranges. Quelle résonnance! Le premier, quoi? Que fera-t-il? Le premier de nous deux... Olier ne comprend plus. Il y a ainsi des mots, des continences, des souvenirs d'école qu'il est seul à n'avoir jamais entendus. Des allusions le laissent désarmé et stupide, même parmi les siens. On oublie, on ne veut pas voir qu'il est étranger. Ses camarades, à l'usage, s'étonnent, eux qui l'ont trouvé tout à l'heure plus intelligent que le contremaître: "Parole, il y a des fois, ce gars-là, il est vraiment idiot... Tu ne comprends donc pas le français?"

- Quelle barbichette? dit Olier, devinant vaguement une allusion, qu'on lui cache quelque chose, mais Le Boënnec hausse les épaules.

Olier, pour se protéger du vent, pose son oreille sur l'omoplate de Le Boënnec. Un murmure de foule s'élève dans la poitrine de son compagnon, des voix grondent. Ils avancent, dans leur tenue de scaphandrier. Le vent, devenu solide, ressemble à l'océan, que la Terrot fend comme une étrave. Olier hume une odeur de cuir et de terre, l'engrais nauséabond des champs, les pulpes de betteraves, des algues terrestres. A la sortie de Dammartin-en-Goëlle, Le Boënnec lâchait les gaz sur la route verglacée. Ils savaient en cet instant qu'ils n'avaient pas peur. Le long de la route plate, les poteaux de ciment, troués de vent et de ciel, montent comme des échelles vers des fils dérisoires. Je m'écraserai contre l'un d'eux, mais lequel? Pas celui-ci, en tout cas. Olier et Jorc'h ne se parlaient plus. Ils avaient la même pensée: "Il n'y a pas de plus belle mort que celle qui vous prend dans l'éclat de la jeunesse, sous le casque de carton bouilli... D'autres diront que c'était stupide. Pas moi."

Ils avaient le même âge. Les hommes d'une même génération se reconnaissent à de tels signes: un mépris de la mort qui ne ressemble pas à celui des aînés, un amour qui varie, de siècle en siècle, et murmure d'autres mots. Plus tard, ils ne retrouveront pas cette pensée peut-être unique qu'eût leur génération et qui ressemblait au désir de l'espèce. Longtemps, couchés sur le flanc, la moto continuera à vibrer dans un sillon de boue ensanglanté ainsi qu'un juvant

stupide près de son cavalier désarçonné. Ils roulaient comme des fous. Une telle mort leur paraît sans compromission. Elle ne doit rien qu'à la jeunesse. Inutile et pure. Olier ne voyait pas qu'elle aussi les compromettrait : ils fuyaient. Mourir pour rien, pour excès de vitesse, par frivolité, c'est mon droit, la seule façon de n'être pas compromis, murmura Olier. La mort ne sera pas une contravention injustifiée. Ils ignorent que mourir pour rien est encore mourir pour une mauvaise cause.

- Ma moto, c'est la vérité ! crie Jorc'h, à demi tourné vers Olier.

Olier n'entend que ces mots : "vérité... culbuteur, dynamo..."

- T'as la trouille ? demande Le Boënnec.

- Plus vite ! criait Olier.

Ils s'arrêtent dans une auberge de Mortefontaine. La salle est vide et glacée. Le poêle tire péniblement sur un charbon plusieurs fois brûlé. La patronne, qui se nomme Marcelle, met des cendres sur des cendres. Il faut attendre longtemps pour avoir un grog.

- Puisque les Chleuhs n'ont pas pu faire l'Europe, dit Le Boënnec, que ce soient les Russes ! C'est pas pour retomber dans le monde capitaliste qu'on a souffert tout ça... Ecoute, Olier, t'as plus qu'un moyen pour t'en sortir, faut qu't'adhères.

Il baisse la voix quand il faudrait claironner :

- T'es pas compromis, qu'est-ce que tu crains ?

- Tu ne comprends pas, répond Olier. Il ne s'agit pas de moi, mais de nous.

- Laisse-les tomber, balbutie Le Boënnec.

Au contraire d'Olier, Jorc'h Le Boënnec ne pouvait comprendre ni le symbole ni l'esprit. Tout mot était véritable, c'est à-dire vérité. Et, ne pouvant mentir, comment pourrait-il deviner que les autres mentaient ? C'est aux slogans, aux slogans seuls qu'il croit. Défense de la Paix. Dictature du Proletariat.

- Cent mille fusillés, ils ont eu cent mille fusillés, Olier, tu te rends compte ?

Il croyait dur comme fer au communisme ainsi qu'hier à l'Emzao. Cela ne s'opposait pas. "Ce sont deux choses absolument différentes, ainsi que papa et maman, dit-il en riant.

- Différentes ? Pas tellement," répond Olier.

Le communisme, depuis quelques mois, a éclipsé la première, dans l'esprit de Jorc'h Le Boënnec. L'Emzao n'a pas été détruit, mais le communisme occupe tout son cœur. Aujourd'hui, devant Olier, Le Boënnec sent qu'il lui faut de nouveau choisir. Il cherche un lien entre la cause bretonne et le communisme, ainsi qu'un enfant guette ce qui rapproche père et mère, mais l'enfant n'y assiste pas.

Parfois, il entend sans les comprendre leurs mots d'amour.

- Bon Dieu! ça doit être inconciliable!

Il vient de crier ces mots, parce qu'il a peur de ne jamais trouver ce lien. A quel moment la Bretagne couchera-t-elle avec le communisme?

Sa grosse main saisit le poignet d'Olier.

- Peut-être que la cause bretonne est perdue, Olier. Elle doit être dépassée... Et peut-être que mon père l'avait déjà compris quand il adhéra au Parti, après le congrès de Tours.

Il hausse les épaules.

- Ce qui m'emmerde, c'est qu'ils ont encore foutu du tricolore sur ma carte...ouvent pas s'en empêcher.

Olier lui donne une tape sur l'épaule.

- T'auras beau faire, dit-il enfin, tu restes des nôtres.

Dès qu'il eût quitté Le Boënnec, Olier se rendit près de Salaün. Celui-ci achevait de se raser dans la cave du Hongrois. Il parut surpris.

- C'est vrai, dit-il enfin, je t'ai envoyé Goulven, mais comment as-tu fait pour revenir si vite? Tu t'émancipes un peu trop, mon petit. Est-ce pour une fille? Sylvie?

Olier demeura surpris. Il lui parlait de Sylvie, non de Le Boënnec. Salaün ignorait donc qu'il rencontrerait Jorc'h.

- Tu n'as pas à te fâcher, Olier, reprit Salaün. Et que m'importeraient tes cris, après tout?

Sa voix semblait devenue blanche à force d'être enfermée.

- Il s'agit d'une question de vie ou de mort. J'ai besoin de savoir où tu es à chaque instant, c'est-à-dire où nous en sommes. Tu es avec nous, Olier, nous nous sauverons ensemble.

Il baissa la voix, - et pourtant, Olier aurait pu croire que ce ne serait jamais possible, les mots demeureraient distincts.

- Ou personne.

- Tu me faisais espionner, dit Olier.

Il y eut un long silence. Long? Peut-être pas, mais intolérable. A cause de cela seulement, il paraissait immense.

- Quand cela serait? dit enfin Salaün. Ne te fâche pas. Nous sommes dans un cas où leur morale doit être bannie. Cela aussi, nous ne leur pardonnerons pas. M'obliger à te surveiller, c'est une raison de plus pour les haïr.

Il écarta la main de sa joue couverte de savon, comme pour chasser sa propre objection:

- Non, Olier, je ne parle pas comme un pharisien...

C'est peut-être le plus grand service que nous puissions nous rendre que de nous surveiller les uns les autres. Une preuve d'amour. Chacun est responsable de chacun. Il doit l'empêcher de flancher... Tiens veux-tu vider la cuvette ?

Olier monta vers le jour, fit un pas entre les ruines. L'eau sale tremblait au bout de son bras, il pouvait distinguer les petits poils bruns de la barbe de Salaün dans la mousse quasi solide du savon. L'eau ruissela sur les pierres, disparut dans les interstices. Soudain, il songea avec horreur qu'elle allait rejoindre le corps de Tanguy.

Les pans de murs leur ressemblaient, des hommes détruits, mais une pierre retenait une pierre. Peut-être Salaün avait-il raison. Peut-être devaient-ils avoir, à leur tour, des coeurs de pierre. Ils n'avaient pas même le droit de s'aimer. On ne pourrait jamais leur pardonner cela.

Il retrouva Salaün dans la cave.

- Et si je te demande à ton tour, Olier, de surveiller quelqu'un ? demanda Salaün.

- Qui ?... Goulven ?

- Non, dit Salaün. Goulven n'a pas besoin d'être épié, c'est lui qui m'espionnerait plutôt.

Olier fut heureux de cette obscurité qui les dissimulait l'un à l'autre. Jamais ils n'auraient pu prononcer de tels mots dans la lumière. Ici, dans l'air glacé, les phrases avaient quelque chose d'inexorable, de décisif, de très lointain aussi, qui les absolvait. La nuit éclairait les mots d'une auréole de clarté comme un halo mouvant autour d'un acteur. Elle les rendait inaccessibles. Clairs et inaccessibles. Ils s'inscrivaient dans un autre livre qui ne serait pas lu deux fois. Déjà, ils savaient qu'ils pourraient nier, un jour, que les mots eussent été prononcés.

- Goulven voudra que je sois toujours fidèle à moi-même, reprit Salaün. Et c'est l'homme qui m'est le plus étranger ! Un esclave, pire, Olier, mon esclave ! Un chien de garde ! Il appartient à une autre espèce. S'il m'obéit, j'ai l'impression que c'est moi qui lui obéis. Je ne peux pas m'écarter d'un seul pas, dire un mot qu'il désapprouverait. Chacune de mes décisions a été prise pour lui plaire. Je voudrais seulement savoir s'il le sait. Il est assez stupide pour ne pas s'en rendre compte, c'est là ma seule sauvegarde. Mais sa bêtise ne peut pas empêcher aussi qu'il ne l'ait deviné : je suis seul devant lui, mais il est encore bien plus seul que moi. Goulven ignore tout être humain. Personne n'a jamais été son camarade, mais écoute-le parler sans cesse de l'amitié, des droits sacrés de la camaraderie ! C'est en mon propre nom qu'il me tuerait.

Salaün parlait doucement, la lampe-tempête à ses pieds. Etrange monologue, il fouillait soudain sa chair de bronze.

- Goulven veut que le monde soit conforme à ses idées, même le chef qu'il a décidé de suivre. Il me trahirait au besoin quand il se croira trahi. Pour me punir de renoncer à moi-même, il ne demandera pas un centime. Il criera à la trahison. Et le pire, il sera sincère. Il me garde, Olier, il me défend révolver au poing. Pas contre mes ennemis, Olier, contre moi-même. C'est cela, un petit fasciste de rien du tout, comme ils disent, l'adoration du chef, l'aveuglement ! Ils se trompent ! Personne n'est plus lucide que lui si l'on admet son erreur. C'est le chef qui est sans cesse à ses ordres. Un Dieu plein de force, mais qui lui soit docile, le Dieu que Judas a rêvé. Il voudra quelque jour vérifier mon pouvoir.

Olier frémit. Salaün, traqué, demeurait sans forces devant Goulven. Non, il y avait en lui cette force indomptée qui reprenait :

- Mais je le surveille, moi aussi, je le connais depuis si longtemps ! Je suis la réponse à ses rêves et je les connais, je les ai eus. Si peu qu'il parle, j'en sais assez pour l'obliger à se trahir un jour prochain. Je sais ce qu'il craint, se retrouver seul, tout seul, avec lui-même, au bout d'une longue chaîne de crimes. Et naturellement, il est prêt à mettre de nouveaux morts entre lui et cette fin, pour la reculer sans cesse. La tienne serait peu de choses, Olier, puisque ce qui compte...

La lumière montait vers ses genoux tremblants et s'unissait alors au rayon tombé du soupirail, repoussant cette demi-clarté venue d'en haut, derrière laquelle il rejetait son buste.

- C'est toujours la mort de Dieu. Pour qu'il puisse s'affirmer et devenir un jour son propre chef, lui Goulven, il m'accusera de ses crimes et ce sera vrai, puisque j'ai voulu commander.

Salaün se tut brusquement. Il avait voulu le pouvoir hypothétique du chef, qui ignore les visages et ne sonde pas les reins, mais comment dominer des hommes qui n'auraient pas d'entrailles ? Il se moquait bien de Goulven, à peine éprouvait-il un peu de tendresse pour Olier qui commençait à se rebeller. Tout compte fait, il préférait encore cette révolte à la docilité de Goulven qui dominait son pouvoir d'une puissance surajoutée. Un jour ou l'autre, il se réservait de mater Olier, mais de Goulven, qui l'entraînait toujours plus loin que sa propre volonté, que pouvait-il faire ? Salaün demeurait stupéfait de cette faiblesse inattendue qui était la rançon de son pouvoir. En était-il ainsi de tout chef, de tout conducteur d'hommes ? Le disciple le plus sûr était l'ennemi le plus certain. Longtemps, les tyrans et les chefs ne juraient que par lui, reniant les amis les plus fidèles qui gardaient leur franc-parler, tel Olier, jusqu'au moment où ils s'apercevaient qu'ils avaient depuis toujours abdiqué leur pouvoir entre les mains des plus médiocres. Il était toujours trop tard pour se reprendre. Devait-il choisir aujourd'hui entre Olier et Goulven ?

- Il va rôder le soir parmi les putains, reprit

la voix calme de Salaün...

Lorsqu'il eût quitté Olier et Le Boënnec, Goulven se hâta de rentrer. Il ne connaissait pas Paris. Les passants étaient rares, il n'osait pas les interroger. Il perdit du temps puis se dirigea enfin vers la Bastille. "Olier va rentrer avant moi, se disait Goulven... Les salauds, les salauds, que complotaient-ils"? Il essaya de chasser cette pensée : "Je suis en train de me monter la tête contre Olier, je deviens injuste et je souffre... C'est sa faute, après tout. J'ai toujours pensé que Le Boënnec n'était pas avec nous, mais Olier ! Déjà..."

Il dut attendre longtemps un autobus, puis grimpa sur la plateforme du 63. La voiture filait vers la Gare de l'Est, les voyageurs étaient rares. Des hommes seuls, et silencieux. Il n'y avait qu'un flic sur la plate-forme. Goulven demeura près de lui, respirant son odeur de cuir et d'étoffe, de chair trop fraîche. Sa pélerine était pareille à celle d'un écolier. Elle lui venait au-dessus des genoux, il était difficile de lui donner un âge, on dirait que l'uniforme rend l'homme intemporel. Par contre, il prenait plus d'espace. Personne n'ose se serrer contre un flic, même dans la promiscuité des métros et des bus, sinon des gens pareils à Goulven, et quelques autres. Pourtant, celui-ci est aussi un homme, à qui l'air vif a rosi les joues. Son nez est très petit, ses oreilles terriblement compliquées. Des rides profondes, sur son front, semblaient faire saillir des bourrelets de chair. Goulven voudrait lui parler. Il lui demande du feu. Il est heureux que les hommes aient entre eux cette complicité, cette façon à la fois directe et réservée pour s'aborder, qui peut être sans suite ou le début d'une longue conversation incohérente, d'une amitié. Sur son bras, Goulven aperçut la croix de Lorraine. Comme il était protégé ! Par un sigle, ces étoffes lourdes, le ceinturon posé sur le ventre comme un bouclier. Même sa pélerine, roulée, pouvait lui servir d'arme. Goulven l'envia. Sur fond bleu de nuit, à la fois cachées mais à chaque instant découvertes, ses armes apparaissaient : le bâton blanc et la bouche du ceinturon, l'étui de cuir. Il avait à chaque instant le droit de s'en servir.

Le flic descendit à la République et Goulven le regarda s'éloigner. Il allait, indifférent et pressé, parce qu'il était sûr de son pouvoir. Goulven soupira.

Le Breton demeura sur la plate-forme, grelottant dans son pardessus noir au col de velours démodé. L'étoffe était usée et grasse. Ses chaussures noires tenaient bon, et le Hongrois les réparait volontiers. Derrière une écharpe élimée de soie blanche, qu'il avait achetée jadis pour être garçon d'honneur, Goulven portait une chemise grossière de paysan à rayures rouges. Il avait décousu le bouton du col pour le remplacer par un bouton métallique qui permettait de mettre un faux-col. Tout en fumant, sa pensée re-

vint vers Olier, vers l'albinos. Il savait qu'Olier ne leur jouerait pas de tour mais quelque chose de pire : Olier leur échappait... Non, il n'était pas des leurs. Goulven, jamais, n'avait eu de pouvoir sur Olier. Mais puisque Salaün se portait garant...

Ses terreurs d'enfant avaient chassé Goulven du petit séminaire d'Auray. Puis, il y était entré de nouveau. Olier, à des signes imperceptibles, à des soupirs, dans la nuit profonde de la cave, avait deviné que son compagnon n'était pas chaste. Ah ! pourquoi ce silence pesant entre les hommes, cette ironie cinglante des joies de la chair, quand un mot pourrait apaiser leurs tourments ? Olier qui ignorait dans ses extases charnelles la peine de l'Enfer ou la désillusion divine, qui ne comprenait rien aux moqueries, devinait que le sentiment du péché tourmentait Goulven. Après chacune de ses expériences, comme il disait, Goulven haïssait la femme. Elle était l'instrument de sa faute et de sa culpabilité. Je n'aurais pas de désir si elle n'existait pas. Jusqu'au moment où il comprenait qu'il n'était pas coupable. Le condamné ne doit pas haïr la hache, mais le bourreau. Elle était l'innocence, et l'innocence de la femme augmentait le remord de Goulven. Puis il se haïssait de se haïr. Si j'étais innocent, je n'éprouverais pas cette haine contre moi-même, il faut donc que je sois coupable. Un instant, Goulven avait frémi devant l'innocence d'Olier. Il avait voulu le protéger, le mettre en garde, mais contre quoi ? Il se demandait avec terreur si ce n'était pas son propre trouble qu'il avait voulu lui donner. Alors, Goulven regrettait ces jours de la guerre d'où la femme avait été bannie. Tant qu'il demeurait parmi les hommes, il était innocent et la guerre, Dieu merci, était une affaire d'hommes. Il aurait voulu que le combat durât éternellement, que leurs rangs ne se dissolussent pas. Il aiderait Salaün à regrouper ses hommes, malgré eux.

- Je lui rendrai son armée.

Il descendit lentement l'escalier, prêtant l'oreille, mais le marteau de Ladislas interrompait la voix de Salaün. Goulven entendit la voix d'Olier :

- Tu ne m'as pas répondu tout à l'heure, tu ne m'as pas encore désigné...

Salaün dit un nom, aussitôt écrasé sur le pied-de-fer, et Goulven demeura surpris : " Pourquoi ne m'a-t-il pas choisi ? Est-ce une épreuve, mais pour lequel de nous " ?

Il descendit encore quelques marches.

- Alain Le Banner, reprit Salaün... Il habite près d'ici, rue Duhesme, c'est une chance.

- Tiens, dit Goulven, tu es déjà là, Olier ?... Je me demandais qui parlait. Comment as-tu fait pour revenir si vite ?

Olier haussa les épaules :

- Son nom te brûle la gueule, cria-t-il. Eh ! bien, dis-le, que j'ai rencontré Le Bo'Snec.

- Je ne suis pas un mouchard, fit Goulven. Tu peux

te défendre.

- Je n'ai pas à me défendre, répondit Olier...

Salaün le sait depuis longtemps que nous sommes copains.

- Un communiste et toi !

- C'est son droit, dit Salaün.

Il semblait à Goulven que Salaün venait de lui percer le coeur.

Le lundi soir, lorsqu'Olier revint de Courbevoie, Goulven lui tendit son journal, - pouah ! c'était l'Aurore.

- Le Doënnec s'est tué hier après-midi, sur la route de Provins après un passage à niveau ...

C'était le jour le plus court de l'année. Une clarté qui annonçait la neige traînait parmi les ruines. Le jour humide et froid soutenait le ciel. Olier croyait voir la moto couchée sur le flanc. Elle vibrait comme une goutte de mercure dans le creux d'un sillon. Longtemps, il entendit tourner le moteur, puis il déchira le journal tandis que les premiers flocons de neige tombaient sur ses gants de cuir.

où serais-tu ?

- Tu peux me remercier, dit Goulven. Sans moi,

peur.

- Je te remercie, répondit Olier. Goulven prit

- Je n'ai rien fait, murmura-t-il.

- Dans ce cas, pourquoi veux-tu que je te re-

mercie ?

fin du tome un.

A paraître :

A. GUEL - LES DERNIERS BRETONS

t o m e d e u x

10 NF.

Souscription : 7,50 NF

Le Directeur de la publication : QUATREBOEUF -

Dépôt légal : troisième trimestre 1960

Monotypé par nos soins. - C.I.F.F. 28.644 - Premier tirage à 100 exemplaires.

LA BRETAGNE REELLE

TRIBUNE LIBRE

BI-MENSUEL

7^{me} ANNEE.

No 28.644 COMMISSION PARITAIRE DES PAPIERS DE PRESSE - PARIS. — En liaison avec L'ARGUS DE LA PRESSE - Paris

Adresse postale : MERDRIGNAC (C.-du-N.) — Compte chèques postaux : 754-82 RENNES — Domiciliation : Banque de Bretagne, RENNES.

Numéro 117

SPECIAL

1er MARS 1960

Abonnement d'Essai à 10 numéros : 6 NF

PRINCIPES

Le PEUPLE BRETON forme une communauté ethnique homogène nettement différenciée de ses voisins, habitant depuis une longue période historique un territoire qui lui est propre et possédant des BESOINS ECONOMIQUES dépendant de la structure de ce territoire et de sa population.

Le PEUPLE BRETON a des droits, FONDES SUR SON HISTOIRE, dont la grandeur ne le cède en rien à celle des autres peuples, SUR SA CULTURE ET SA LANGUE, dont l'originalité le distingue nettement parmi les peuples et par lesquelles il a le droit et le devoir de concourir à l'harmonie du monde civilisé.

Le DEVOIR DES BRETONS est de prendre conscience de ces réalités, de comprendre qu'en sauvant LES DROITS DE LA BRETAGNE, ils garantissent en même temps sa PROSPERITE aujourd'hui sacrifiée à des intérêts qui leur sont le plus souvent étrangers, d'UNIR LEURS EFFORTS pour que, eux-mêmes et leurs enfants ne connaissent plus l'humiliation du reniement et l'asphyxie économique, mais LA FIERTE DES HOMMES LIBRES, DANS LA PAIX ET LA JOUISSANCE DES FRUITS DE LEUR TRAVAIL.

B. R.

ÉDITORIAL

Nous nous adressons à tous les Bretons : qu'ils soient en bleu-jeans, en «breton» ou en «civil». A tous : qu'ils aiment le binou, Bach, les négro-spirituels ou le bel exïto. A tous : qu'ils soient dans le Finistère ou dans le Pays Gallo, à Paris ou en Afrique. A tous : qu'ils parlent le Breton ou qu'ils ne le parlent pas, qu'ils fassent partie d'un cercle celtique ou d'un Ciné-Club, qu'ils participent aux réunions druidiques ou aux surprises-parties. Nous nous adressons A TOUS ceux qui ont un père et un grand-père Breton. A tous ceux qui ont une mère et une grand-mère Bretonne, et à tous ceux qui vivent en Bretagne.

Nous ne sommes contre personne, nous ne sommes contre rien ! Mais NOUS SOMMES POUR QUELQUE CHOSE ! D'être en soi ne nous préoccupent pas, nous ne voulons croire qu'en ce qui est beau et bien. Nous ne chercherons pas pourquoi l'adversaire est plus fort, nous chercherons pourquoi nous le sommes moins.

Nous ne nous lamenterons pas sur notre époque : nous serons heureux d'être là, de croire et de vivre.

B. R.

BON POUR :

UN Nouveau Frc.
DE RISTOURNE

sur toute commande dépassant

5 NF - et : FRANCO DE PORT

sur tout achat.

EN PRIME : UNE BROCHURE au CHOIX
pour tout abonnement à 10 NF.

TRIBUNE LIBRE

ABONNEMENTS - PROVISION — « JEUNES » réduction de 50 %. — PROVISION : 10 NF. pour 10 numéros — ABONNEMENT d'ESSAI A 10 NUMÉROS : 6 NF
 PROVISIONS pour 4 Cahiers-brochures : 10 NF. — ABONNEMENT ANNUEL à 24 numéros : 24 NF. — ABONNEMENT COMPLET : 35 NF. — Abonnement de SOUTIEN : 50 NF
 CELTIA - Supplément trimestriel - Métaphysique Celtique - Abonnement annuel — 10 NF. COMPTE CHÈQUES POSTAUX 754-82 RENNES

LISEZ NOS NUMEROS SPECIAUX - DOCUMENTS

(envois effectués contre commande accompagnée du titre de règlement : : chèque, mandat, timbres) - Ajouter 10 0/0 de port.

1. — LE MOUVEMENT BRETON (Marchal — 2me édition)	2 NF 50
2. — GALERIE BRETONNE (J. La Bénélais)	Epuisé
3. — POINT DE VUE GALLO (J. Gallo).	1 NF
4. — NOTRE NATIONALISME (Mik) — En réimpression.	2 NF 50
5. — YANN-VARI PERROT (Ivor) — 2me Edition.	2 NF 50
6. — QUELQUES POINTS D'HISTOIRE (Neven Hénaff).	Non publié
7. — FEDERALISME INTERNE ET EXTERNE (R. Tugdual). — En réimpression	3 NF
8. — POUR UN SOCIALISME BRETON (R. G'émarec).	Epuisé
9. — LETTRES INEDITES (Taldir).	Epuisé
10. — DES CONDITIONNELLES NEO-CELTIQUES (Y. P. Sylvester).	Epuisé
11. — DISCOURS DE L'ABBE MAURY (Introduction R. Tugdual). — En réimpression.	3 NF
12. — LE POINT DE VUE MORAL ET RELIGIEUX des CELTES (M. Goz).	Epuisé
13. — LA QUERELLE DE L'ORTHOGRAPHE (R. Tugdual).	2 NF 50
14. — LES CELTES DE FRANCE ET DE GAULE (Mamm Goz).	5 NF
15. — INDUSTRIES DE BRETAGNE (R. Tugdual) Fasc. I.	Epuisé
16. — INDUSTRIES DE BRETAGNE (R. Tugdual) Fasc. II. en réimpression.	4 NF
17. — MIROIR CELTIQUE (Yann Per Sylvester).	2 NF 50
18. — LIMITES ET POSSIBILITES D'UNE FRANCE EUROPEENNE (Bernard Delesalle).	2 NF 50
19. — PETITE HISTOIRE DE LA BRETAGNE NATIONALE (R. Pennek) — En réimpression.	3 NF
20. — DOUZE POEMES GALLOS (Lou's)	2 NF 50
21. — PRENOMS BRETONS (Mikael). — En réimpression.	1 NF
22. — PENSEES D'UN JEUNE NATIONALISTE BRETON (A. Ar Gow).	2 NF 50
23. — DU RALLIEMENT AUX CAUSES VICTORIEUSES (A. L. Banner) — En réimpression.	4 NF
24. — L'ANTIQUE EGLISE DE CELTIE (Gutuair Iltud).	2 NF 50
25. — C'EST PAR LA TETE QUE POURRIT LE POISSON (J.K.)	1 NF
26. — AN DEN GWENN DISKIANTET (Youenn Olier).	4 NF
27. — LES DEUX EUROPEES (Karel D'illen).	1 NF
28. — BROADLOURIEZH HA GOUENNELOURIEZH (A. H'earaff)	1 NF
29. — AR RINOÙ NEVET E Keltia (Lidoù nevezkeltiek).	5 NF
30. — FRANCE ET ALGERIE FEDEREES (R. Tugdual).	1 NF
31. — L'ANTIQUE SOLEIL SUR LA CELTIE NOUVELLE SE LEVE. No imprimé et illustré.	4 NF
32. — POUR VIVRE, LA LANGUE BRETONNE DOIT EXPRIMER LE PRESENT (Marteze).	1 NF
33. — SOMMES-NOUS DES MODERNES (A. L. Banner).	3 NF
34. — TOUT SUR LE NOUVEL EVECHE BRETON DE ST-DOLAY (Libéralis)	1 NF
35. — LES DERNIERS BRETONS, roman (Alain Guel) Tome 1	10 NF
CELTIA : connaissance et re-connaissance celtiques (revue métaphysique)	3 NF
NOTRE JOIE : un billet, une invitation.	1 NF
HOL LEVENEZ : la connaissance, la quintessence	1 NF

Nous éditons vite et diffusons :

**Tous textes et pamphlets
Bretons et Français**

LIVRES D'OCCASION

H. DANIGO
Bouquiniste

26, Av. France-Libre QUIMPER - K(Finist.)
ACHAT - VENTE

Sur demande
service gratuit
de listes mensuelles

« BRETAGNE »
« VARIA » (H'ist. Litt.)
« RELIGION »

